



Trang bìa cuốn “Đông Dương: Hồi ký hành trình và chiến dịch, 1858-1860” của Đại tá Henri de Ponchalon. Phần nguyên văn sau đây trích từ trang 97 đến trang 242 của nguyên tác.

DEUXIÈME PARTIE

CAMPAGNE D' INDO - CHINE

I

PRISE DE TOURANE

Bombardement et prise des forts de Tourane. — Marche dans la presqu'île de Tien-Tcha. — Le camp de l'isthme. — Majestueux panorama. — Occupation des forts de l'Est et de l'Ouest. — Le village de Tourane. — Destruction du fort de l'Ouest. — Fausses alertes. — Récit d'un matelot de l'Alarme. — La dysenterie. — Batterie Labbe. — Évacuation de l'isthme. — Les quartiers d'hiver. — Reconnaissances en rivière de Tourane.

1^{er} septembre. — Prise de Tourane. — L'accès de la partie orientale de la baie de Tourane, où se trouve le meilleur mouillage, est défendu: 1° par le fort du Nord, situé sur le premier contrefort d'un massif montagneux et boisé qui domine la rade: il est renforcé par une batterie basse; 2° par le fort de l'îlot de l'Observatoire, relié au rivage par une chaussée construite sur pilotis; 3° par la batterie de l'Aiguade, dont les feux se croisent avec ceux des autres forts. Plus au sud, de chaque côté de l'entrée d'une rivière, on distingue deux forts, dénommés de l'Est et de l'Ouest.

A sept heures quarante-cinq du matin, un officier de l'état-major de l'amiral dépose près de l'entrée du fort de l'Aiguade un pli contenant sommation au mandarin commandant en chef de rendre les forts dans un délai de deux heures.

A neuf heures quarante-cinq, aucune réponse n'étant parvenue, la frégate amirale donne le signal du bombardement. La Némésis, la Gironde et l'El Cano tirent sur le fort de l'Observatoire, le Primauguet et le Phlégéon sur le fort du Nord et la batterie basse; le Phlégéon surveille en même temps la chaussée de l'Observatoire, pour empêcher les défenseurs du fort de s'enfuir. La Saône dirige son feu sur l'Aiguade et l'Observatoire; elle reçoit de la première batterie un boulet qui casse le mât de misaine. La canonnière l'Avalanche tire également sur l'Aiguade; les autres canonnières bombardent au fond de la rade les forts de l'Est et de l'Ouest. A dix heures et demie, la Mitraille fait sauter la poudrière du fort de l'Est. Les Annamites, terrifiés par cette formidable explosion, cessent le feu.

Les troupes et les compagnies de débarquement, entassées dans les chaloupes, descendent à terre et s'élancent à l'assaut au cri de: "Vive l'empereur!" Le bataillon de marins attaque le fort du Nord; les soldats et marins de la Némésis, le fort

de l'Observatoire; notre bataillon, la batterie de l'Aiguade; celui du 4^e régiment forme la réserve.

L'ennemi s'enfuit sans opposer de résistance. En pénétrant dans la batterie de l'Aiguade, nous trouvons sur une table la lettre de sommation de l'amiral; elle n'avait pas été ouverte. Les Annamites ont enlevé les morts et les blessés, mais au fort de l'Observatoire personne n'a pu s'échapper; les prisonniers, dont le mandarin commandant le fort, sont au nombre de soixante: près des pièces gisent une dizaine de cadavres.

Les forts de Tourane, construits pour la plupart sous le règne de l'empereur Gia-Long, d'après le système Vauban, sous la direction d'officiers et d'ingénieurs français, sont armés de pièces en bronze et en fonte provenant généralement de fabriques françaises ou belges. Au fort du Nord se trouve un canon en bronze aux armes du "Roi-Soleil" avec sa superbe devise: *Nec pluribus impar*.⁽¹⁾ Le sol est jonché de vieux fusils à pierre de la manufacture de Saint-Étienne, de sabres, de lances, de caisses de poudre anglaise éventrées; les poudrières sont ouvertes; partout un extrême désordre témoigne de l'épouvante causée par notre attaque.

A quatre heures du soir, après avoir fait occuper les forts par des détachements de marins et de Tagals, l'amiral donne l'ordre de se diriger vers l'isthme qui relie la presqu'île de Tien-Tcha au continent et borne la baie dans la direction du sud-est. Le but de cette marche est de reconnaître le terrain environnant, les forts de la rivière de Tourane et, au besoin, d'en chasser l'ennemi.

La colonne de tête, formée du bataillon de marins et de celui du 4^e régiment d'infanterie de marine, arrive sans incident, à six heures du soir, au lieu désigné pour camper, à quatre kilomètres du fort de l'Est. Le bataillon du 2^e régiment et l'artillerie qui est en avant de lui composent le second échelon. Nous sommes arrêtés à chaque instant; les artilleurs ont beaucoup de peine à faire passer les obusiers par les mauvais sentiers qui longent la baie. Le jour tombe; on est obligé de bivouaquer, à huit heures du soir, à l'entrée de l'isthme.

2 septembre. — Les coups de feu des sentinelles, qui prenaient les lucioles pour des lanternes et les singes pour des Annamites, nous ont tenu sur le qui-vive toute la nuit.

A quatre heures du matin, nous quittons le bivouac et rejoignons, à six heures et demie, le camp de la première colonne.

A huit heures, la Dragonne, la Fusée, la Mitraille, ouvrent le feu sur le fort de l'Ouest; l'ennemi ne répond pas. Une demi-heure après, un obus de la Dragonne

⁽¹⁾ Ce canon a dû être expédié en France et offert à l'empereur.

fait sauter la poudrière du fort; le feu cesse à neuf heures. La section du génie commandée par le capitaine Labbe, qui a occupé dès l'aube le fort de l'Est, y est alors remplacée par la 16^e compagnie du 4^e régiment d'infanterie de marine, capitaine Guillot.

A dix heures, la section du génie, soutenue par un détachement de marins, traverse la rivière sur des canots et s'empare sans coup férir du fort de l'Ouest, abandonné, paraît-il, dès la veille après l'explosion du fort de l'Est.

L'isthme de Tien-Tcha est une longue et étroite langue de sable. La partie sur laquelle nous sommes campés est basse, brûlée par le soleil, presque dépourvue de végétation; ça et là, quelques misérables cases dont les habitants sont en fuite. On s'installe tant bien que mal; la chaleur est excessive, il est impossible de rester sous les tentes. Des corvées en armes vont à la recherche de branches d'arbres pour construire des gourbis.

Vers six heures et demie du soir, une légère brise rafraîchit la température; le soleil est sur son déclin. Monté sur une dune à proximité du camp, je contemple le majestueux panorama qui se déroule sous mes yeux.

Au nord, s'élèvent deux énormes contreforts abrupts qui couvrent d'ombre l'entrée de la rade; au premier plan se détache en clair le pittoresque îlot de l'Observatoire; à l'est, le massif montagneux de Tien-Tcha étend ses sombres forêts jusqu'aux confins de l'isthme; à l'ouest, contraste saisissant, le soleil empourpre de ses derniers rayons un amphithéâtre de collines qui s'abaissent graduellement vers la baie et y dessinent, en gracieuses sinuosités, des criques qu'ombragent des bouquets de cocotiers; au sud, des montagnes de marbre aux cimes rosées semblent émerger du sein de la mer, colorée de mille reflets.⁽¹⁾

3 septembre, neuf heures du matin. — Mon capitaine reçoit l'ordre de se rendre avec sa compagnie au fort de l'Est. Après une heure de marche sur le sable par une chaleur torride, nous sommes obligés de nous arrêter; un soldat, Kroëmer, vient de tomber mort, frappé d'un coup de soleil. A onze heures, on se remet en route; nous n'arrivons au fort qu'à une heure et demie, traînant la jambe et mourant de soif.

A deux heures, l'amiral arrive. Le capitaine Duplaix lui rend compte que nous avons perdu un homme.

“Pourquoi vous a-t-on fait partir si tard? C'est avant le lever du soleil qu'il faut se mettre en route”.

⁽¹⁾ Les montagnes de marbre, — la merveille du pays, — sont au nombre de cinq; deux d'entre elles renferment de remarquables grottes aux parois multicolores, et des pagodes ornées de statues, d'idoles et de monstres fantastiques extrêmement curieux.

Dieu veuille que nos chefs mettent à profit ces sages recommandations!

L'amiral donne ses instructions. Le fort de l'Ouest devra être évacué à bref délai; la 35^e compagnie, au fort de l'Est, devra protéger le camp et les embarcations armées en guerre qui feront des reconnaissances en remontant la rivière. A six heures du soir, le capitaine Guillot s'en retourne au camp avec sa compagnie.

4 septembre. — Les Annamites ont abandonné le coquet village de Tourane,⁽¹⁾ qui s'étend sur les deux rives du Han, — rivière de Tourane, — à très peu de distance des forts. Les cases pittoresques sont entourées de jardins et de bosquets; la plaine environnante est couverte de rizières et de champs bien cultivés.

Une odeur intolérable se dégage des décombres de la poudrière; sur la demande de mon capitaine, on envoie des Tagals et des soldats du génie pour nous aider dans une triste besogne. Quarante cinq cadavres sont retirés et enfouis près du rivage. On découvre aussi le plan du fort; il est exact, mais plus grossièrement dessiné que celui, du fort de l'Ouest, trouvé hier par des soldats du génie.

Au fort de l'Ouest, des hommes de corvée ramassent les munitions de guerre et enlèvent les canons de bronze. On encloue les pièces de fonte, après avoir cassé les tourillons. Le génie creuse des mines sous les bastions pour faire sauter le fort.

5 septembre. — Les corvées continuent au fort de l'Ouest; on trouve de grands magasins de riz sur la rive gauche.

Les émissaires de M^{gr} Pellerin, jeunes néophytes annamites, viennent d'arriver au camp; ils annoncent que nous serons probablement attaqués cette nuit par une armée de dix mille hommes. A sept heures du soir, des ordres sont donnés pour recevoir l'ennemi. Les troupes du fort de l'Ouest débarquent sur notre rive et campent le long du rivage, derrière le fort de l'Est. On place les grand gardes; le fort de l'Est doit être le point d'appui de la ligne de bataille, qui se prolongera jusqu'au camp; il est renforcé par la 24^e compagnie, capitaine Mitrau, et un obusier.

6 septembre. — Toute la nuit nous avons été sur le qui-vive. Vers onze heures du soir, un coup de canon a été tiré par l'embarcation armée en guerre, détachée en grand garde dans la rivière. A ce moment, une compagnie du camp, capitaine Aubein, faisait une reconnaissance. L'ennemi n'a pas paru; s'il est réellement dans notre voisinage, il peut être assuré que nous ne le surprendrons pas. Les chiens annamites font bonne garde, ils aboient dès que l'on sort du camp ou du fort: ce système d'avant-postes a bien son mérite!

Le fort de l'Ouest est complètement évacué; à onze heures du matin on le fait sauter, après avoir brûlé les cases environnantes. Des obusiers, des munitions sont

⁽¹⁾ D'après les géographes, ville de Tourane. En réalité, ce n'est qu'un village.

envoyés au fort de l'Est; les puits environnants sont reconnus, l'eau est d'assez bonne qualité, quoique ayant un goût un peu saumâtre.

7 septembre. — Aucun incident pendant la nuit. Au point du jour un détachement en armes est envoyé à la recherche de vivres dans l'isthme. A huit heures du matin, il revient au fort avec vingt-sept bestiaux, boeufs, vaches, veaux, des porcs, des volailles, du riz, des concombres, de délicieuses oranges vertes, des citrons, des aubergines, des haricots verts, des bananes, des grenades, des échalottes, du sel et du sucre candi. Cette razzia était nécessaire; car, par suite de la privation de vivres frais, quelques cas de scorbut sont déjà signalés, surtout parmi les équipages des navires qui ont été en Chine.

Les Tagals qui occupent le fort de l'Observatoire se régalent, dit-on, de rats musqués, en grand nombre sous la chaussée: tous les goûts sont dans la nature.

On continue à envoyer au fort des munitions; nous recevons encore trois obusiers et le matériel d'ambulance du corps expéditionnaire.

Vers quatre heures du soir, les embarcations armées en guerre s'avancent dans la rivière: l'une d'elles tire un coup de canon; à six heures elles reviennent à leur poste d'observation. Le camp change de direction par une conversion à droite, dont le fort de l'Est est le pivot.

10 septembre. — D'après les renseignements recueillis, les troupes qui ont essuyé notre feu ne voudraient plus combattre; mais la garde impériale demanderait à venir exterminer les "barbares": nous l'attendons de pied ferme.

A quatre heures du soir, les troupes sortent du camp et viennent occuper la position qui leur est assignée en cas d'attaque. La ligne de bataille se prolonge le long des dunes à gauche du fort de l'Est. Les obusiers de campagne sont placés dans l'intervalle des bataillons. A deux cents mètres en avant de la ligne, deux compagnies, dont une de Tagals, sont déployées en tirailleurs. Les compagnies du fort de l'Est sont remplacées par des marins. A six heures, l'emplacement de chaque unité de combat étant parfaitement déterminé, les troupes retournent au camp.

Le nombre des embarcations armées en guerre a été augmenté; le capitaine de frégate Jauréguiberry⁽¹⁾ a pris le commandement de cette petite flottille. Elle s'est avancée hier jusqu'à la bifurcation de la rivière, à huit kilomètres de l'embouchure. A cet endroit, où un bras oblique à gauche pour aller se jeter dans la mer, en contournant les montagnes de marbre, les Annamites ont commencé à construire un fort; il n'est encore armé que d'un seul canon, dont le feu a été rapidement

⁽¹⁾ Le vaillant commandant du 16^e corps d'armée pendant la guerre de 1870.

éteint. Un coup d'embrasure a mis l'ennemi en fuite; les matelots sont descendus à terre et ont détruit le fort.

13 septembre. — A dix heures du matin, les embarcations partent pour une nouvelle reconnaissance avec un détachement de vingt-cinq hommes d'infanterie de marine, commandé par le lieutenant Debreyne. A la bifurcation de la rivière où a eu lieu l'engagement du 9, les soldats et les matelots disponibles descendent à terre.

Après avoir échelonné des sentinelles sur la ligne de retraite et déployé sa section en tirailleurs, le lieutenant Debreyne se porte en avant. Rientôt le tam-tam retentit, la fusillade commence. L'ennemi, caché dans les rizières et dans les brousses, fait d'abord assez bonne contenance; le commandant Jauréguiberry fait sonner la charge, les Annamites poussent de grands cris et s'enfuient malgré leurs chefs, qui à coups de sabre s'efforcent de les ramener en avant. Quelques obus sont envoyés par les embarcations sur des troupes qui traversent la rivière sur une passerelle. Le sergent Laurencin s'empare d'un drapeau et du sabre d'un mandarin qu'il a tué; on fait six prisonniers. Leur uniforme consiste en une courte tunique de drap bleu foncé avec collet et parements rouges, le pantalon descend jusqu'au genou; ils sont coiffés d'un chapeau tressé en bambou de forme conique et bordé de cuir, la jambe et les pieds sont nus. Les mandarins portent un costume et un turban noirs.

Le commandant Jauréguiberry aperçoit avec sa longue-vue, à environ deux kilomètres, un camp ennemi d'au moins trois mille hommes; mais l'heure tardive ne lui permet pas de pousser plus loin la reconnaissance. A sept heures du soir, les embarcations sont de retour à leur poste; on amène au fort de l'Est les prisonniers: un d'entre eux est mort en revenant.

Le transport mixte la Durance est arrivé aujourd'hui; il amène de Manille un renfort de troupes tagales.

16 septembre. — Des corvées continuent à enlever le riz des grands magasins de la rive gauche. Les troupes viennent prendre de nouveau leur poste de combat. Deux matelots de la canonnière l'Alarme ont disparu hier; les recherches pour les retrouver ont été infructueuses. Les soldats annamites faits prisonniers dans l'affaire du 13 sont envoyés à l'amiral, afin d'être interrogés par un interprète.

19 septembre. — Un des deux matelots de l'Alarme disparus le 15 arrive au fort de l'Est. Voici ce qu'il raconte:

“Nous nous étions endormis dans une case aux environs de Tourane, où on nous avait fait bon accueil. Bientôt de grands cris nous réveillent, la case était cernée par environ deux cents Annamites. A nous deux nous n'avions qu'un sabre baïonnette;

mon camarade prend le sabre, moi le fourreau. Après une défense désespérée mon compagnon est blessé; on se jette sur lui, avec le sabre on lui hache le cou jusqu'à ce que la tête s'en détache. Quant à moi, je parviens à m'enfuir, mais je ne tarde pas à être repris; un coup de bambou sur la tête me fait perdre connaissance. Ayant repris mes sens, on m'enferme dans une cage de bambou, après m'avoir passé au cou une chaîne attachée aux pieds. Pendant trois jours je suis promené ainsi de village en village; j'ai devant les yeux la tête de mon camarade suspendue à une perche; pour toute nourriture on me donne un peu de riz.

Ce matin, après m'avoir fait enlever les chaînes et rendu mon sabre, un mandarin m'a remis une lettre enveloppée dans une feuille de palmier et roulée dans un bambou. Une escorte de cinquante soldats m'a accompagné; elle m'a quitté à deux kilomètres du fort de l'Est, en m'indiquant l'endroit où devra être déposée la réponse à la lettre dont je suis porteur”.

21 septembre. — L'amiral a fait traduire la lettre apportée par le matelot de l'Alarme; elle est écrite en chinois. Il y est dit en substance:

“De même que des voleurs s'introduisent furtivement pendant la nuit dans les maisons pour exercer leur industrie, de même vous êtes venus nous surprendre, brûler nos maisons et mettre tout à feu et à sang. Jusqu'ici vous n'avez eu affaire qu'à des troupes irrégulières, mais un jour viendra où des troupes régulières vous feront payer cher votre lâche conduite”.

Aucune réponse n'a été faite à cette lettre; nous serions enchantés si les Annamites voulaient bien nous éviter la peine d'aller les chercher si loin!

Hier, le commandant Jauréguiberry a poussé une reconnaissance jusqu'aux montagnes de marbre; il est monté au sommet de l'une d'elles et avec sa longue-vue a aperçu, à deux kilomètres vers l'ouest, un camp de sept à huit mille hommes.

Pendant cette reconnaissance, quelques coups de fusil ont été échangés.

Le capitaine Gout vient de mourir de la dysenterie; il est remplacé dans le commandement du bataillon par mon capitaine, Duplaix.

25 septembre. — La dysenterie continue ses ravages; le capitaine Labbe vient de succomber. L'amiral, pour honorer la mémoire de cet officier distingué, prescrit que la batterie construite par ses soins prendra le nom de batterie Labbe dans les rapports et pièces officielles.

Cette batterie à deux étages est située sur un plateau de la presqu'île de Tien-Tcha, qui domine l'isthme. La batterie haute est armée avec des pièces de trente, la batterie basse avec des mortiers; l'isthme et le chemin qui conduit aux forts de la baie se trouvent sous le feu de ces pièces; un blockhaus construit au-dessus

de la batterie haute sert d'observatoire. Tous ces travaux ont été faits en vue de l'évacuation complète de l'isthme au moment de la saison des pluies.

Quelques sentinelles annamites sont signalées près d'un bois de bambou situé sur la rive gauche, à deux kilomètres du fort de l'Ouest; je reçois l'ordre de faire avec mon peloton une reconnaissance de ce côté. Parti à midi, je suis revenu à six heures du soir, après avoir fouillé le bois de bambous et mis en fuite à coups de fusil un poste ennemi. Plusieurs de mes soldats, frappés d'insolation, ont été obligés de rentrer au fort avant la fin de la reconnaissance; moi-même j'ai été forcé de m'arrêter un quart d'heure à l'ombre d'un palmier et de me verser de l'eau sur la tête; je perdais la respiration.

2 octobre. — A trois heures du matin, le fort de l'Est est évacué ; à quatre heures, le génie le fait sauter. Le camp est levé, les troupes vont s'installer dans leurs quartiers d'hiver, les Espagnols aux environs du fort du Nord, le bataillon du 2^e régiment d'infanterie de marine sur un plateau au-dessus de la batterie de l'Aiguade, celui du 4^e régiment sur la plage près de la même batterie. Les avant-postes, — batterie Labbe et dépendances, — sont occupés par le génie, l'artillerie de marine, la 7^e compagnie du 2^e régiment d'infanterie de marine et la 5^e du 4^e; ils sont commandés par le capitaine de frégate Ribour, commandant supérieur, et le chef de bataillon d'infanterie de marine Bréchin, commandant en second. Le bataillon de marins et toutes les compagnies de débarquement rentrent à bord de leurs bâtiments.

A ma grande satisfaction, je suis désigné pour renforcer avec une partie de mon peloton les embarcations armées en guerre; elles continueront à faire des reconnaissances dans l'intérieur de la rivière, veilleront à la sûreté générale et protégeront les travaux de démolition du village de Tourane. Mes soldats s'installent dans une embarcation, où ils feront le métier de matelots; le commandant Jauréguiberry m'invite à venir à bord d'une jonque, où il se trouve avec les officiers placés sous son commandement.

4 octobre. — Je fais une reconnaissance sur la rive droite; je ne dois pas m'avancer à plus de trois kilomètres du fort de l'Est. Après avoir dépassé le village de Tourane, je me dirige vers une dune d'où la vue est assez étendue. Tout en marchant, j'examine, à l'aide de ma lorgnette, le terrain environnant. Trois points noirs à fleur de terre, espacés à peu près de cinquante mètres le long de la crête de la dune, attirent mon attention. Me souvenant que les mandarins et les notables sont coiffés d'un turban noir, je me demande si je n'ai pas devant moi des Annamites qui observent à distance mes mouvements. Un de mes sergents auquel je fais part de mes doutes me dit en souriant:

“Mon lieutenant, si ces points noirs sont des têtes d’Annamites, ce sont de fortes têtes!”

Pour toute réponse je prends son fusil et tire, en me servant de la hausse de quatre cents mètres. Aussitôt trois hommes se lèvent et disparaissent derrière la crête: voilà une leçon de service en campagne qui ne sera pas perdue pour mes soldats.

Au delà de la dune se trouve un bois de cocotiers et de palmistes. Pour nous rafraîchir, je fais abattre des cocos. Quelle délicieuse boisson! Le retour s’effectue sans incident; nous emportons un grand nombre de choux-palmistes, avec lesquels on fera d’excellentes salades.

II

ATTAQUE DE CAMLÉ

Attaque de Camlé. — Prise d’une batterie. — Crucifié et empalé. — Mirador. — Destruction du village de Camlé. — Ravissant paysage. — Trophées. — Nouvelles du Tonkin. — La nouvelle ville de Tourane. — État sanitaire. — Prise du fort de Don-Mai. — Réoccupation du fort de l’Est. — Préparatifs de l’expédition de Saigon. — L’amiral et M^{gr} Pellerin.

6 octobre. — Attaque et prise de Camlé. — A sept heures du matin, l’amiral nous envoie un renfort d’embarcations et de chasseurs tagals, avec ordre de faire une reconnaissance en rivière. A huit heures nous partons; à onze heures, après avoir dépassé de plus de quatre milles l’endroit où a eu lieu la dernière affaire, nous sommes arrêtés par deux estacades; entre elles, sur la rive gauche, l’ennemi a commencé la construction d’un fort en terre. Plus loin, dans l’intérieur des terres, sur un plateau assez élevé, on aperçoit un observatoire d’au moins soixante pieds de haut. Les estacades sont confectionnées au moyen de gros pieux, reliés entre eux par des traverses.

Pendant que les matelots défont la première estacade, les Tagals et mes soldats descendent à terre et démolissent le fort inachevé. Les embarcations se dirigent ensuite vers la deuxième estacade, placée à trois cents mètres plus loin.

Je déploie en tirailleurs les Tagals et mon peloton, et je les dirige vers une haie de bambou, au-dessus de laquelle est placé, comme épouvantail, un grand tableau représentant un blanc crucifié et empalé. J’aperçois bientôt quelques soldats dont l’uniforme rouge tranche sur le vert des rizières. Vais-je donc avoir affaire à cette fameuse garde impériale, qui demande à exterminer les “diables d’Occident?”

La fusillade commence, le feu de l’ennemi est bien nourri. Arrivés à cinquante pas de la haie, trois coups de canon nous avertissent de l’existence d’une batterie: “Nous allons nous amuser”, me crie un vieux marsouin. Les Tagals se sont couchés,

tout a passé au-dessus de nos têtes. Je fais mettre la baïonnette au canon et sonner la charge. J'ordonne au sergent Rozé de marcher sur la haie avec les tirailleurs de droite, pendant que j'attaquerai la batterie. Rien ne résiste à notre élan: la batterie est enlevée, la haie est franchie, malgré les épines et les branches enchevêtrées qui les rendent presque inaccessibles. Un de mes soldats pénètre le premier dans la batterie par une embrasure; artilleurs et fantassins ennemis s'enfuient, nous les poursuivons du feu de nos carabines à tige, dont je constate la justesse et la portée.

La promptitude de l'attaque n'a pas permis à tous les défenseurs de battre en retraite. Derrière la haie et dans l'intérieur de la batterie, les Annamites ont creusé des trous d'un mètre de profondeur; les claies qui les recouvrent ont tout d'abord empêché de les voir. Chaque trou est destiné à cacher un soldat; pour tirer, il soulève la claie avec sa tête, fait feu et se baisse. Ce système offre l'avantage de masquer la présence des troupes et de leur éviter des pertes, mais il est dangereux si l'ennemi s'empare de la position avant qu'on ait eu le temps de se retirer. Un de mes soldats tombe dans un trou et s'enferme sur la baïonnette de fusil d'un Annamite, un autre reçoit à bout portant un coup de feu. Les marsouins exaspérés poussent du pied les claies et lardent de coups de baïonnette les malheureux blottis au fond des trous. Je parviens à grand-peine à faire cesser ce massacre:

“Voyez, mon lieutenant, me dit un caporal, en me montrant le grand tableau placé au-dessus de la batterie, ce que deviendraient ceux d'entre nous qui tomberaient entre les mains de ces Coch... inchinois”.

La batterie à la forme d'une maison dont les fenêtres sont remplacées par des sabords; elle est armée de six pièces, dont deux pierriers; au milieu est le siège du mandarin. Derrière la batterie, cinq cents trous sont creusés sur un petit plateau où devaient se trouver les troupes de réserve.

Le commandant Jauréguiberry me fait prévenir de retourner à bord des embarcations pour déjeuner et prendre un peu de repos; je fais enclouer les quatre canons et emmène les deux pierriers. Le commandant me félicite de la conduite des braves gens que j'ai l'honneur de commander.

Pendant que je m'emparais de la batterie, les embarcations avaient eu à soutenir le feu d'une deuxième batterie de trois pièces qui défendait la seconde estacade; heureusement aucun boulet ne les avait atteintes. Parmi nos blessés se trouve un Tagal qui a reçu deux balles dans le pied; les Annamites ont l'habitude de mettre deux projectiles dans leurs canons et dans leurs fusils.

Après le déjeuner je redescends à terre avec mes hommes. J'explore les environs et monte sur l'observatoire, où se trouvent une longue-vue et un joli parasol en soie rouge. L'observatoire, — les Espagnols lui donnent le nom de

mirador, — est construit tout en bambou au moyen d'échelles s'appuyant les unes sur les autres et soutenues par un mât. Une natte, placée au-dessus de la plateforme, garantit le guetteur du soleil; l'endroit est bien choisi, la vue s'étend à une grande distance.

Derrière le mirador se trouvent des casernes; elles sont désertes, partout il y a des taches de sang. Pendant notre déjeuner, les Annamites ont enlevé leurs blessés et leurs morts; parmi ces derniers j'avais remarqué un superbe soldat, tout habillé de rouge, qui portait un carquois doré et une arbalète sculptée; j'aurais été heureux d'offrir ces deux objets curieux à l'amiral. Après avoir mis le feu à la batterie, je me dirige vers celle de trois pièces; elle est abandonnée, et les canons sont enlevés. En arrière, se trouve le grand village de Camlé; j'y mets le feu, ainsi qu'à la batterie, et je retourne à bord des embarcations avec une bonne provision de volailles.

Nous continuons à remonter la rivière. On nage depuis dix minutes lorsque, sur la rive droite, près d'un bosquet, des soldats, — deux cents environ, — sortent de leurs trous et tirent sur nous; un coup de canon à mitraille de la chaloupe de la Saône et notre fusillade en tuent un grand nombre, les autres s'enfuient. Nous avançons encore. Le paysage est ravissant; à droite et à gauche on n'aperçoit que bouquets de feuillage, bosquets, palmiers, cocotiers, aréquiers, etc; à chaque instant les sinuosités de la rivière changent le point de vue, toujours frais et pittoresque. Quel contraste présente ce riant tableau avec les horreurs de la guerre!

Il se fait tard, nous virons de bord. A l'endroit où, après Camlé, l'ennemi a essayé de nous surprendre au passage, nous apercevons des soldats qui enlèvent leurs morts. Nous n'arrivons qu'à onze heures du soir à l'entrée de la rivière; mes hommes, qui ont été tour à tour matelots et soldats, sont harassés de fatigue.

En résumé, nous avons dans cette journée détruit deux batteries, encloué quatre pièces de canon, pris deux pierriers; plus de mille Annamites ont été mis en fuite, un grand nombre d'entre eux ont été tués ou blessés. Comme trophée nous rapportons deux pierriers, des fusils, des sabres, des lances, une longue-vue, un parasol et le tableau placé au-dessus de la première batterie. Le commandant Jauréguiberry m'autorise à garder pour moi le sabre du mandarin qui commandait la batterie que j'ai enlevée; le fourreau est en écaille.

10 octobre. — Sur l'ordre de l'amiral, le commandant Jauréguiberry lui adresse des propositions de récompenses pour ceux qui se sont distingués au combat de Camlé. Je suis proposé pour la croix de la Légion d'honneur, et six de mes soldats, dont un sergent, pour la médaille militaire. L'amiral approuvera-t-il la proposition dont je suis l'objet? Je suis bien jeune... Quelle joie pour mon vieux père si j'étais décoré!

Les émissaires de M^{gr} Pellerin nous apprennent qu'au combat de Camlé nous avons eu affaire à la garde impériale; le commandant en chef de la région de Tourane et un autre mandarin ont été tués. Le commandant en chef est remplacé par un des premiers mandarins de l'empire; des troupes arrivent tous les jours de Hué et de toute la Cochinchine. Les Annamites ont, paraît-il, désencloué les canons de la batterie de Camlé, — nous n'avions que de mauvais clous et étions très pressés; — ils ont remis les batteries en état et armé celles qui ne l'étaient pas. Les estacades ont été refaites plus solidement, au moyen de paniers remplis de pierres.

15 octobre. — Le Primauguet revient du Tonkin. En passant devant l'embouchure de la rivière de Hué, quelques coups de canon ont été échangés avec les forts qui les défendent; on a constaté que de nouveaux forts avaient été récemment construits. Les nouvelles du Tonkin ne satisfont pas l'amiral. Les chrétiens indigènes ne se sont pas révoltés, comme on le lui avait assuré, et l'apparition de navires de guerre français dans le golfe du Tonkin n'a produit aucun résultat appréciable.

Il est juste de reconnaître que les chrétiens annamites n'ont pas eu jusqu'ici à se féliciter de la venue des Français; les courtes apparitions de nos navires n'ont jamais abouti qu'à un redoublement de persécution. Lorsque les chrétiens seront assurés que notre installation dans le pays est définitive, ils ne craindront plus de se compromettre et pourront peut-être nous aider.

Quoi qu'il en soit, on en est à se demander si les mandarins ne sont pas au courant des allées et venues des émissaires de M^{gr} Pellerin et s'ils ne répandent pas à dessein de faux bruits. Un fait indéniable, c'est que les nouvelles qui ont provoqué à plusieurs reprises des alertes à Tourane ne reposaient sur aucun fondement.

20 octobre. — La mauvaise saison est arrivée. Malgré les pluies torrentielles, les troupes sont occupées à réparer les forts, à défricher les bois, à faire des terrassements et des routes. Le village de Tourane n'existe plus; en démolissant les maisons on a trouvé quelques serpents verts, une quantité de scorpions et de hideux mille-pieds d'une grosseur démesurée. Tous les matériaux ont été transportés sur les plateaux de la presqu'île de Tien-Tcha, qui ont été déblayés; ils servent à construire des baraques pour les hôpitaux, des casernes et des magasins. Depuis le fort du Nord jusqu'à la batterie Labbe, les maisons s'élèvent; quelques marchands de comestibles ouvrent des boutiques sur la plage. Les bords de la partie orientale de la baie prennent l'aspect d'une petite ville; les Annamites doivent commencer à comprendre que nous nous installons ici pour tout de bon.

Malheureusement, l'état sanitaire est peu satisfaisant. Les maladies de toute nature, et surtout la fièvre et la dysenterie, diminuent sensiblement l'effectif du petit

corps expéditionnaire. Ce n'est pas impunément que, sous les climats tropicaux, on remue des sols vierges et qu'on respire les miasmes délétères qui s'en dégagent! En outre, nos pauvres soldats, constamment mouillés, mal nourris, toujours dans la boue, se trouvent dans de très mauvaises conditions hygiéniques. Mais, quoi qu'il arrive, l'amiral sait qu'on peut compter sur notre dévouement sans bornes à la patrie.

26 octobre. — Une blessure à la jambe droite, que l'on jugeait sans gravité, ayant pris mauvaise apparence, le commandant Jauréguiberry m'engage à aller, à bord de la Saône, consulter les docteurs Julien et Benoist de la Grandière; il me promet de ne pas, jusqu'à nouvel ordre, me faire remplacer.

28 octobre. — Ce matin, après m'avoir chloroformé, les chirurgiens ont passé un fer rouge sur ma plaie. J'étais probablement mal endormi, car j'ai poussé un tel cri, que plusieurs officiers du bord sont accourus; mais je n'ai conservé aucun souvenir de l'opération. Hier, en sondant ma blessure, on avait constaté, par l'insensibilité des chairs, que la gangrène s'y était mise.

Me voici donc condamné au repos pour un temps plus ou moins long; sous ce climat la cicatrisation des plaies se fait très lentement. Dernièrement on a été obligé d'amputer un soldat auquel un éclat de pierre avait fait une insignifiante écorchure à la jambe. Les maladies de peau sont aussi très fréquentes; l'une d'elles est endémique, aussi l'a-t-on appelée "plaie annamite": c'est une espèce de lèpre, — l'éléphantiasis, — qui provoque des démangeaisons intolérables.

Novembre.— Pendant ce mois, on continue les travaux d'installation sur la presqu'île de TienTcha. L'ennemi se renforce de plus en plus, il s'avance sur les deux rives; nous ne pouvons aller à plus de deux milles dans la rivière sans essayer le feu de plusieurs forts et batteries. Les Annamites remuent la terre avec une célérité incroyable; ils ont construit et armé en une journée, à proximité des embarcations armées en guerre, une batterie parfaitement masquée, dont le tir inopiné a été une désagréable surprise; son premier boulet a coupé en deux un soldat tagal.

Comme l'amiral doit regretter de n'avoir pas à sa disposition les travailleurs indigènes que les missionnaires lui avaient fait espérer! Que de fatigues auraient été épargnées au corps expéditionnaire! L'état sanitaire ne serait pas, hélas! ce qu'il est aujourd'hui.

Un soldat de ma compagnie, surpris étant en sentinelle, a eu la tête et les mains coupées; sa carabine a été enlevée.

L'amiral reçoit par le courrier de France, — toujours si impatiemment attendu chaque mois, — la confirmation des récompenses demandées pour l'expédition

de Chine. Le sergent-major Martin des Pallières est nommé sous-lieutenant pour son beau fait d'armes de Canton; deux officiers d'infanterie de marine, qui se sont distingués à la prise des forts du Peï-Ho, sont promus l'un capitaine, l'autre chevalier de la Légion d'honneur.

Décembre. — Les batteries ennemies se multiplient, malgré les reconnaissances journalières faites par la flottille de la rivière. Le 20 décembre, nous nous emparons à Mi-Thi d'une muraille fortifiée, défendue par un millier d'Annamites. Le lendemain, 21 décembre, les troupes s'élancent à la baïonnette sur le fort de Don-Mai, — rive gauche. — Après avoir essuyé le feu des pièces, elles entrent dans le fort en escaladant les parapets, tuent cent cinquante hommes et font vingt et un prisonniers. L'ennemi essaye un retour offensif appuyé par des éléphants de guerre, sur le dos desquels est attachée une tour armée de pierriers. Le tir de ces pierriers, exécuté par les cornacs à une distance respectueuse, met nos soldats en gaieté; un feu de section fait battre en retraite les éléphants et les Annamites.

Sept canons encloués, huit pierriers enlevés, quinze cents Annamites mis en déroute, tels sont les résultats de ce fait d'armes exécuté avec entrain; plusieurs officiers et soldats sont mis à l'ordre du jour. Le sous-lieutenant Martin des Pallières, — qui m'a remplacé en rivière, — est du nombre de ceux qui se sont distingués dans cette affaire. Je ronger mon frein, en pensant qu'une maudite blessure m'empêche de retourner au poste qu'une heureuse chance m'avait fait assigner.

M^{gr} Pellerin insiste auprès de l'amiral pour qu'une expédition ait lieu au Tonkin, où la persécution contre les chrétiens redouble de violence. Cette demande n'est pas, dit-on, favorablement accueillie; le commandant du Prégent reçoit l'ordre de partir pour le Tonkin et de ramener à Tourane les missionnaires espagnols.

Les travaux de l'ennemi pour se fortifier dans la plaine de Tourane, les renforts qu'il reçoit journellement, la probabilité d'une prochaine expédition dans la Basse-Cochinchine, décident l'amiral à rétablir et réoccuper le fort de l'Est. Les trous faits dans les murs sont bouchés avec des sacs à terre; le fort, commandé par le lieutenant de vaisseau Collos, est armé avec des pièces de marine, canons de 30; sa garnison se compose de vingt matelots canonnières, d'une section d'infanterie de marine et de quarante Tagals. Du fort à la rivière on creuse un chemin couvert, destiné à faciliter et au besoin à protéger les communications entre la garnison et les embarcations, dont le nombre va être diminué.

1859

Janvier. — L'ennemi s'est de nouveau fortifié à Don-Mai; il nous l'apprend en nous envoyant des boulets. Les reconnaissances continuent, mais l'ordre est

donné de ne pas attaquer. Dès qu'ils aperçoivent les embarcations, les Annamites ne ménagent pas leurs munitions; heureusement ils tirent presque toujours trop haut.

Les travaux de réinstallation au fort de l'Est sont à peu près terminés; on fait sauter plusieurs pans de muraille du fort de l'Ouest qui restaient debout. L'ennemi établit une batterie derrière le fort de l'Ouest, toute la rive gauche est maintenant en son pouvoir; son but évident est de couvrir la route de Hué. La batterie Labbe et le fort de l'Est ne lui permettraient pas, du reste, de prendre position dans l'isthme de Tien-Tcha. Le fort de l'Est et les embarcations envoient de temps en temps des obus; mais ils sont impuissants à arrêter les travaux, exécutés pour la plupart pendant la nuit; on reconnaît aussi la nécessité de ménager les munitions. Deux matelots, en chargeant une pièce, ont le bras emporté; Dieu veuille que l'amputation ne leur soit pas fatale! Quant à moi, je l'ai échappé belle; ma blessure est cicatrisée, et je puis enfin reprendre mon service.

L'expédition de Saïgon est décidée. La nouvelle est accueillie avec joie; mais, hélas! tous ne pourront pas en faire partie, trois compagnies d'infanterie de marine sont désignées pour rester à Tourane. La nouvelle entreprise aura, il faut l'espérer, une heureuse influence sur l'état sanitaire, qui laisse de plus en plus à désirer. La Saône emmène à l'hôpital de Macao trois officiers: le capitaine de frégate Lévêque, commandant du Phlégéon, le lieutenant de vaisseau Verriot et le sous-ingénieur Delautel. Mon capitaine,— un homme superbe,— est atteint de la dysenterie, qui le mine lentement; mais il cache sa maladie et veut, me dit-il, mourir à son poste.

Si les bruits qui circulent sont vrais, un vif débat aurait eu lieu entre l'amiral et M^{gr} Pellerin, à la suite duquel l'évêque serait retourné au siège de la mission, à Hong-Kong. M^{gr} Pellerin aurait fait une dernière tentative auprès de l'amiral pour le décider à aller au Tonkin de préférence à Saïgon, alléguant qu'on y trouverait beaucoup de chrétiens disposés à se rallier à nous. L'amiral, qui jusqu'ici n'a pas vu se réaliser les espérances des missionnaires, aurait déclaré qu'il ne pouvait subordonner d'importantes questions stratégiques à des intérêts religieux plus ou moins problématiques; que, l'effectif très réduit du corps expéditionnaire ne lui permettant pas d'attaquer Hué, il s'emparerait de Saïgon et marcherait ainsi "sur la queue du serpent".

III

EXPEDITION DE SAÏGON

Départ de Tourane.— La baie de Camraigne.— Cap Saint-Jacques.— Destruction du fort de Ventao.— Entrée dans la rivière de Saïgon.— Explosion du fort de Cangio.— Les Quatre-Bras.— Aspect des rives du Donnai.— Prise des forts

de On-Ghia, de Biguecaque, de Kiala, de Tay-Ray et de Tang-Ki.— Bombardement et prise des forts du sud.— Visite de M^{sr} Lefèvre.— Bombardement de la citadelle de Saïgon.— Assaut.— Aspect de la ville annamite.— La ville chinoise.— Destruction de la citadelle.— Occupation du fort du Sud.— Retour à Tourane.

2 février.— Les bâtiments désignés pour l'expédition de Saïgon sont: le Phlégéton, portant le pavillon amiral; le Primauguet, l'El Cano; les canonnières l'Alarme, l'Avalanche, la Dragonne; les transports mixtes la Durance, la Saône et la Meurthe.

Les troupes françaises s'embarquent sur la Durance, et les troupes espagnoles sur la Saône.

Hier, sont partis deux bâtiments de commerce, le Port-de-Bordeaux, le Canrobert et deux autres navires espagnols frétés pour transporter les chevaux, le matériel et les approvisionnements du corps expéditionnaire.

3 février.— A la pointe du jour, la division navale quitte la baie de Tourane; elle doit faire escale au port de Camraigne, où a lieu la concentration du corps expéditionnaire.

4 février, sept heures trente du soir.— La flottille, presque au complet, effectue son mouillage dans la baie de Camraigne, un des plus beaux havres de l'Annam, mais presque désert; on aperçoit seulement quelques cases de pêcheurs.

7 février.— Une avarie dans la machine de la Durance et l'arrivée tardive de quelques bâtiments ont forcé l'amiral à prolonger le séjour à Camraigne. Les troupes qui se trouvent à bord de la Durance sont transportées sur la Meurthe et la Saône; ce dernier navire reçoit aussi deux compagnies d'infanterie de marine qui avaient été embarquées sur des canonnières, au départ de Tourane.

8 février, cinq heures trente du matin.— Tous les bâtiments, sauf la Durance, quittent la baie de Camraigne; ils mouillent, le soir, à la pointe Kéga.

9 février, six heures du matin.— On lève l'ancre pour se diriger vers le cap Saint-Jacques. Dans la soirée, toute la division navale se trouve réunie dans la pittoresque baie des Cocotiers, qu'ombragent de gracieux panaches de verdure; elle est située au nord, au pied du cap. Le branlebas de combat est ordonné; mais, comme à notre entrée dans la baie de Tourane, les forts restent silencieux.

10 février. — Dans la matinée, le fort de Ventao et la batterie qui défendent le mouillage intérieur du cap Saint - Jacques sont attaqués et détruits. Neuf soldats d'infanterie de marine sont grièvement blessés par l'explosion d'un baril de poudre. L'amiral prescrit au chef d'état-major Reynaud de faire, à bord de la Dragonne, la reconnaissance des bouches du Donnaï.

11 février. — Le Donnaï se jette dans la mer par trois embouchures; une des principales est le Can-Giau, véritable entrée de la rivière de Saïgon, défendue à droite par un fortin, et à gauche par le fort de Cangio.

Au point du jour, la division navale se dirige vers l'entrée de la rivière de Saïgon. Le fortin envoie cinq boulets; son feu est rapidement éteint. Le fort de Cangio, fortement canonné, riposte assez vigoureusement; mais un obus du Phlégéon l'enflamme et le fait sauter. Les bâtiments entrent en rivière. L'aspect des rives bordées de palétuviers et de quelques palmiers d'eau est assez monotone; si, pour nous distraire, nous pouvions du moins fusiller les innombrables singes qui gambadent à travers les branches et nous font des grimaces ? Le soir, sans autre incident, on mouille à l'endroit dit des Quatre-Bras, où se croisent le Donnaï, le Soirap, — branche ouest du Donnaï, — la rivière de Saïgon et celle de Bien-Hoa.

12 février. — La nuit a été employée à défaire une estacade formée de gros madriers et de bateaux-brûlots solidement enchaînés. Dès l'aube on canonne les deux forts de On - Ghia et de Biguecaque, qui croisent leurs feux et défendent un tournant difficile de la rivière. La riposte est vive, le tir de l'ennemi ne manque pas de justesse; la Dragonne reçoit trois boulets, et l'Avalanche sept. Deux compagnies d'infanterie de marine sont mises à terre; elles abordent les ouvrages avec entrain et s'en emparent, malgré les difficultés du terrain vaseux, de nombreux chevaux de frise et trous de loup hérissés de piquants de bambou. Le capitaine Gallimard fait détruire les forts par ses sapeurs; les pièces en fer sont mises hors d'usage, on embarque les canons de bronze, poudres et projectiles sont jetés dans la rivière.

13 février. — L'amiral continue à remonter la rivière à la tête des deux corvettes à vapeur, des trois canonnières et de l'avisos espagnol, remorquant les chaloupes et les canots-tambours armés en guerre.

Distance parcourue, neuf milles.

La corvette à vapeur le Prégent arrive de Hong-Kong avec le courrier de France et le commandant du génie Dupré - Déroulède; le transport la Durance rejoint aussi la division navale.

14 février. — Une nouvelle estacade, défendue par les forts de Kiala et de Tay-Ray, est détruite dans la matinée. Les forts, après une sérieuse canonnade, sont enlevés à la baïonnette. Un peu avant la tombée de la nuit, nous nous emparons du troisième fort de Tang-Ki.

15 février. — La canonnière d'avant-garde l'Alarme a tiré, ce matin, quelques coups de canon. Si les renseignements recueillis sont exacts, nous n'avons plus, avant d'arriver à Saïgon, qu'à enlever les deux forts construits sous le règne de

Gia-Long par des ingénieurs français ; ils défendent la ville au sud, comme la citadelle la défend au nord. L'amiral donne l'ordre au lieutenant-colonel Reybaud et au commandant espagnol Palanca de tenir leurs troupes prêtes à descendre à terre au premier signal.

Vers quatre heures du soir, l'Alarme est vivement canonnée par les deux forts du sud. Le feu de nos bâtiments réduit au silence le fort de la rive gauche, qui montre une de ses faces; l'autre fort est masqué par un pli de terrain. La nuit met fin au combat; le mouillage s'effectue au coude que fait la rivière, au-dessous de ces ouvrages; on se tient prêt à repousser toute attaque de nuit.

16 février. — Au jour, branle-bas de combat. Les bâtiments se placent à huit cents mètres du fort de la rive droite, sur une ligne de front, et si près les uns des autres, à cause de l'étroitesse du chenal, que de la passerelle du Phlégéon l'amiral peut, à la voix, donner ses ordres à toute la division navale.

A six heures, l'attaque commence; l'ennemi riposte vigoureusement; le fort de la rive gauche recommence à tirer; nous nous trouvons pris entre deux feux, nombre de projectiles frappent le corps et les agrès des bâtiments. Mais la précision du tir de nos canonnières et le feu plongeant des meilleurs tireurs d'infanterie de marine, postés dans les hunes, causent à l'ennemi des pertes sensibles; vers sept heures, la canonnade des forts se ralentit. Les troupes sont mises à terre, et à huit heures, malgré les obstacles de toute nature accumulés en avant des glacis, les ouvrages sont enlevés; le fort de la rive droite est démantelé, on occupe celui de la rive gauche; il doit servir d'appui aux navires de transport et de convoi.

Le commandant Jauréguiberry, le commandant du génie Dupré-Déroulède et le capitaine d'artillerie Lacour, sont aussitôt envoyés sur l'Avalanche pour reconnaître l'emplacement et la forme de la citadelle de Saïgon, ainsi que la configuration du terrain avoisinant.

Dans l'après-midi, un sampan accoste le Phlégéon; M^{gr} Lefèvre, évêque d'Isauropolis, vient rendre visite à l'amiral. Les renseignements qu'il lui fournit sont, dit-on, assez peu précis, et cependant l'évêque habite le village de Tam-Hoï, situé au-dessus du fort de la rive droite.

17 février.— Prise de Saïgon.— A cinq heures du matin, tous les bâtiments lèvent l'ancre; le coude brusque que fait la rivière est franchi; Saïgon et son attrayant paysage se déroule devant nous. La ville est située sur la rive droite, entre deux arroyos; la citadelle est enfouie dans la verdure, ses faces sont masquées par des bois, des jardins et des maisons.

De la rivière, on ne découvre qu'une porte située à l'extrémité d'une avenue, un mât de pavillon et la toiture de quelques grands magasins, qui serviront de point de mire à nos canonnières.

La division navale prend son poste de combat: le Phlégéon en face de la porte; le Primauguet, l'Alarme et l'Avalanche en avant; la Dragonne, l'El Cano et le Prégent en arrière. Notre feu, très lent d'abord, s'accroît et se précise dès que l'ennemi par son tir a fait connaître l'emplacement exact de la citadelle. Pendant trois quarts d'heure, la canonnade de part et d'autre est très vive; heureusement les Annamites tirent généralement trop haut, leurs boulets traversent les mâtures de nos bâtiments. Enfin le feu de l'ennemi mollit sensiblement: le moment est venu de tenter l'assaut.

Trois compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres du commandant des Pallières, ainsi que les compagnies de débarquement, sont jetées à terre et formées en colonne à l'abri des maisons, sous la protection des obusiers et des tirailleurs placés dans les hunes. Le feu de l'artillerie ennemie, qui avait à peu près cessé, recommence. Le commandant des Pallières reçoit l'ordre d'appuyer à gauche et d'ouvrir le feu, à l'abri des bois et des fourrés, sur les canonnières ennemis; une section du génie, sous les ordres du capitaine Gallimard, lui est adjointe, ainsi qu'une compagnie de chasseurs espagnols, commandant Palanca, chargée d'appuyer au besoin son mouvement.

Les troupes déployées en tirailleurs, avec un soutien, exécutent un feu tellement précis, que les artilleurs annamites abandonnent leurs pièces. On se précipite alors à l'assaut; le sergent Henri des Pallières, — le second frère du commandant, — monte sur une échelle d'escalade et pénètre le premier dans la citadelle, dont les murs ont vingt mètres de haut. L'ennemi s'enfuit par une porte de derrière, laissant entre nos mains un matériel de guerre considérable.

Pendant que le commandant des Pallières enlève la citadelle, le lieutenant-colonel Reybaud, avec un bataillon de réserve, occupe les chantiers, près du débarcadère, et s'empare d'une corvette et de sept jonques de guerre. Enfin le corps espagnol, commandé par le colonel Lanzarotte, et un demi-bataillon de marins, qui se tiennent prêts à se porter avec les obusiers sous les murs de la place, reçoivent l'ordre de rejeter au delà de l'arroyo, qui longe la face nord de la citadelle, un millier d'Annamites aux prises avec une compagnie d'infanterie de marine. L'arrivée de ce renfort met fin à la lutte. Vers dix heures, l'ennemi est partout en fuite; la ville de Saïgon et le territoire environnant sont en notre pouvoir.

A quatre heures du soir, les troupes de réserve entrent dans la citadelle si brillamment conquise le matin, et en occupent les nombreux et vastes casernements; les compagnies de débarquement rallient leurs bâtiments.

18 février.— L’amiral adresse ses félicitations au corps expéditionnaire:

“D’attaque en attaque, de succès en succès, nous nous sommes emparés en une semaine de vingt-cinq lieues de rivière, défendues par trois estacades et onze forts, ainsi que de la ville et de la citadelle de Saïgon”.

La citadelle est à fronts bastionnés, ses faces présentent chacune un développement de quatre cent soixante-quinze mètres; elle contient un arsenal complet. En comptant le matériel des deux forts de la rivière, on peut estimer à vingt mille le nombre des armes de main et à deux cents les canons en fer ou en bronze. La citadelle seule renferme quatre-vingt-cinq mille kilogrammes de poudre en caisses et en barils, sans compter les poudres en gargousses, en cartouches et en artifices; les projectiles de toute nature sont en proportion. Les magasins contiennent du salpêtre, du soufre, du plomb en saumons, des équipements militaires, du riz pour nourrir six à huit mille hommes pendant un an, et une caisse militaire renfermant cent trente mille francs en monnaie du pays.

“La perte du gouvernement annamite ne peut être estimée à moins d’une vingtaine de millions. Pour apprécier l’ensemble des résultats de l’expédition, il faut y joindre l’amoindrissement de l’influence morale sur les royaumes voisins, et ce coup ne sera pas moins sensible que le premier”.⁽¹⁾

19 février.— Jamais nos soldats n’ont été à pareille fête! Tout d’abord, on a distribué à chacun d’eux dix ligatures de sapèques.⁽²⁾ Avec cette monnaie, ils ont acheté une telle quantité de volailles, qu’ils n’en veulent plus manger que les morceaux de choix. Légumes, poissons, fruits, etc., tout est en abondance, et à un bon marché excessif. Quelle différence avec l’ordinaire de Tourane! Les Tagals sont aussi dans la jubilation; ils exercent au combat de superbes coqs cochinchinois: Vae victis! Grâce aux vivres frais et à l’excellente installation des troupes dans les nombreux et vastes casernements de la citadelle, l’état sanitaire du corps expéditionnaire, malgré les fatigues imposées à tous par la rapidité des opérations, est aussi satisfaisant que possible.

⁽¹⁾ Rapport officiel de l’amiral Rigault de Genouilly.

⁽²⁾ Le sapèque (dong) est une monnaie de zinc qui a un trou carré dans le milieu. En Chine, le sapèque est en cuivre et vaut trois fois plus. La ligature (kouan) se compose de six cents sapèques enfilés ensemble; elle est divisée en dix parties (tien) de soixante sapèques. Cinq ligatures valent environ une piastre; la valeur, du reste, augmente ou diminue suivant le cours de l’argent.

23 février.— Binh-Thuanh est le vrai nom de la ville annamite, et Saïgon celui de la ville chinoise,— aujourd'hui Cholon,— située à six kilomètres au sud-ouest, sur une branche de la rivière, arroyo chinois.

L'aspect de la ville annamite est assez misérable; sauf quelques maisons de plaisance de mandarins, on ne voit que de simples cases couvertes en chaume de riz ou en feuilles de palmier; celles à proximité de la rivière sont construites sur pilotis. Mais, en revanche, quelle luxuriante végétation! Goyaviers et pamplemousses, manguiers et mangoustaniers, bananiers et cocotiers, grenadiers et citronniers, tamariniers, aréquiers, etc., ornent les habitations; les maisons des mandarins, situées aux portes mêmes de la ville, avec leurs jardins et leurs massifs de verdure, sont de délicieuses retraites.

La ville chinoise est malpropre; les rues, tortueuses et étroites, sont fort mal tenues; elles sont souvent inondées par la marée,⁽¹⁾ et le devant des habitations n'est qu'un réceptacle d'immondices.

Grâce aux arroyos et aux canaux qui les relient, les jonques, les sampans, les bateaux de pêche peuvent pénétrer dans la ville et décharger leurs produits au pied même des magasins.

Cholon est un centre mouvementé, où se concentre tout le commerce de la région et de presque toute la Basse-Cochinchine, commerce que les Chinois ont su accaparer, et dont ils ont, pour ainsi dire, le monopole.

25 février. — Depuis la prise de Saïgon, plusieurs incendies ont eu lieu dans la ville. On est enfin parvenu à saisir quelques coupables; ils sont passés par les armes. Cette répression a produit son effet; les habitants et les Chinois viennent en foule offrir des provisions; ils se déclarent satisfaits de notre arrivée. Les Chinois n'ont qu'un désir, c'est que nous les laissions continuer tranquillement leur commerce. On installe un maire à Saïgon, il promet à l'amiral de maintenir l'ordre dans la ville annamite; l'indépendance administrative de Cholon est provisoirement maintenue.

L'ordre est donné de faire occuper par les Espagnols le fort situé sur la rive droite,— fort dont on s'est emparé la veille de l'attaque de la citadelle.— Le génie et l'artillerie le mettent en état de défense; il prend la dénomination officielle de fort du Sud. Situé à un kilomètre en aval de l'arroyo chinois, il est entouré de marais et de palétuviers, qui en rendent l'accès difficile.

L'amiral aurait désiré choisir Saïgon pour base des opérations en Annam, et réunir sur ce point la plupart des forces dont il dispose. Malheureusement la

⁽¹⁾ Le flux et le reflux se font sentir au delà de Saïgon.

faiblesse de nos effectifs et, dit-on, l'ordre formel envoyé de Paris de porter la guerre plus au coeur de l'empire, ne lui permettent pas de garder la citadelle, que le commandant des Pallières se chargerait de défendre avec cinq cents hommes.

27 février. — Le génie commence les travaux de mine pour faire sauter la citadelle; lorsque la majeure partie du corps expéditionnaire quittera Saïgon, le fort du Sud sera seul occupé. Un négociant chinois offre plusieurs millions des approvisionnements accumulés dans les magasins, mais il demande quinze jours pour les enlever; l'amiral ne peut lui accorder ce délai, les nouvelles reçues nécessitant son prompt retour à Tourane.

Il est profondément triste d'être obligé de détruire cette magnifique citadelle avec tout ce qu'elle renferme! Comment notre gouvernement ne comprend-il pas qu'il est absurde de vouloir à de si grandes distances diriger les opérations? Pourquoi n'envoie-t-il pas les renforts demandés avec instance par l'amiral? Dieu veuille que l'incurie incompréhensible de la métropole ne fasse pas échouer une entreprise où l'honneur de la France est engagé, et dont les premiers résultats devraient servir de base à l'établissement définitif de notre domination en Indo-Chine!

5 mars. — Le colonel Reybaud dirige une reconnaissance aux environs de Saïgon; il traverse la plaine des Tombeaux, située au nord-ouest de Saïgon,⁽¹⁾ et s'empare d'une redoute construite récemment à environ deux lieues de la citadelle. Comme trophée, notre brave chef rapporte cinq petits canons, calibre 4.

Les troupes évacuent la citadelle et se retirent au fort du Sud.

8 mars. — Une formidable explosion se fait entendre; la citadelle vient de sauter, tous les magasins et les casernements ont été brûlés. La perte considérable faite par l'ennemi ne peut nous consoler de l'abandon de cette forteresse, construite au point de rencontre de routes militaires se dirigeant vers Mytho, le Cambodge et le Siam.

La première citadelle de Saïgon avait été construite, en 1791, par le colonel français Victor Olivier; à la suite d'une révolte, elle fut démantelée. En 1837, le gouvernement annamite la fit reconstruire à l'angle nord de son premier emplacement. Nous venons de la ruiner une seconde fois: puissions-nous ne pas nous en repentir!

13 mars. — Le capitaine de frégate Jauréguiberry est nommé commandant supérieur de Saïgon. La garnison, composée d'une compagnie d'infanterie de marine, — 11^e compagnie du 4^e régiment, capitaine Aubein, — et de troupes

⁽¹⁾ Le corps expéditionnaire étant revenu à Saïgon après l'évacuation de Tourane, je reparlerai plus amplement de Saïgon et de ses environs à la fin de la seconde partie de cet ouvrage.

tagales, occupera le fort du Sud, mis en parfait état de défense. Le commandant supérieur aura également sous ses ordres le Primauguet, la Durance, l'Avalanche et la Dragonne.

Le Laplace part le premier pour Tourane, ayant à son bord deux compagnies d'infanterie de marine; il remorque un bâtiment marchand espagnol, l'Incarnation.

17 mars. — Le Laplace arrive à Tourane : en passant au cap Saint-Jacques, il a achevé de détruire le fort de Ventao. L'amiral est attendu à Tourane de jour en jour; l'ordre est donné d'élever sur la presqu'île de Tien-Tcha de nouvelles baraques pour loger les troupes qui reviennent de Saïgon.

IV

EN RIVIÈRE DE TOURANE

Affaire du 6 février.— Attaque du fort de l'Est.— Positions de l'ennemi sur les deux rives.— Au-dessus des nuages.— Forêt vierge.— Chasses.— Le plus heureux des hommes.— Reconnaissance du 23 mars.— Service funèbre pour le repos de mon âme.— Échec de Ki-Hoa.— Réoccupation du fort de l'Ouest.— Canonnade du 6 mai.

Février.— Pendant l'expédition de Saïgon, l'ennemi, dans l'espoir sans doute de nous chasser de Tourane, redouble d'activité dans ses travaux; il s'avance presque sur le rivage.

Le 6, afin de célébrer leur nouvelle année, les Annamites prennent pour la première fois l'offensive. A midi, l'heure du repas, profitant du rassemblement des embarcations autour de la lorcha du commandant Faucon, commandant les avant-postes de la rivière, toutes les batteries et forts construits récemment ouvrent le feu. Après un moment de surprise, les embarcations ripostent, ainsi que le fort de l'Est et une canonnière. La canonnade, de part et d'autre, est très vive; enfin, vers une heure, l'ennemi cesse de tirer.

Le capitaine de vaisseau Thoyon, commandant supérieur de Tourane, envoie de suite en rivière les compagnies de débarquement des navires en rade; sous les ordres du commandant du Catinat, M. Béranger, elles doivent, avec l'aide de la flottille, s'emparer des forts et les détruire.

A trois heures, la colonne, forte de quatre cents hommes, débarque sur la rive gauche et attaque les batteries situées sur le rivage et derrière les anciens magasins de riz. Les Annamites se défendent vigoureusement; leur artillerie ne cesse de tirer. Au moment de l'assaut, les remparts s'illuminent; des fusées éclatent et lancent des balles enflammées; les assaillants reçoivent aussi de l'huile bouillante, des

acides, des pots à feu, etc. Mais rien ne les arrête; trois batteries sont enlevées; on encloue les pièces. L'heure tardive force le commandant Béranger à remettre au lendemain l'attaque d'autres forts, qui n'ont pas cessé de tirer. Les troupes se retirent emportant des gingoles,⁽¹⁾ des lances à feu et de grandes seringues. La lance à feu se compose d'un bambou, que l'on place au bout d'un fusil ou d'une lance, et d'une fusée, d'une composition spéciale dont les Annamites ont le secret, fixée à l'extrémité supérieure du bambou. La fusée lance successivement trois ou quatre projectiles enflammés, dont le feu s'éteint difficilement. Quant à la seringue, elle est d'une grande dimension et sert à projeter l'huile bouillante ou des acides. Comme la gaieté française ne perd jamais ses droits, quelques marsouins et mathurins, transformés en infirmiers, font le simulacre de se servir de cette arme de combat d'un nouveau genre.

Le lendemain, à la pointe du jour, les embarcations et le fort de l'Est ouvrent le feu sur les forts non enlevés la veille; l'ennemi ne riposte pas. Les troupes s'élancent à l'assaut et pénètrent dans les batteries; elles sont abandonnées: pendant la nuit, les Annamites ont enlevé les canons. Après avoir démoli les parapets, les compagnies de débarquement retournent en rade de Tourane. Dans l'affaire d'hier, nous avons eu une quinzaine de blessés, dont deux grièvement.

Pendant le restant du mois, les Annamites reconstruisent les forts enlevés précédemment. Il devient évident qu'ils ne renoncent pas à l'espoir de nous chasser de la rivière; on doit rendre justice à leur ténacité. Malgré notre tir fréquent, ils construisent un nouveau fort, qui doit battre à la fois les embarcations et le fort de l'Est; un mirador semblable à celui de Camlé y est établi. On aperçoit dans la rivière une quantité d'embarcations et de pirogues qui transportent des matériaux. Dans une reconnaissance, nous nous emparons de deux jonques renfermant des munitions et trente-cinq canons de différents calibres.

Mars.— Le 2, à une heure du matin, un détachement ennemi se glisse dans le chemin couvert qui conduit au fort de l'Est, à l'entrée duquel se trouvent la cuisine des officiers et un ajoupa, où ils prennent leurs repas. Persuadés, d'après les renseignements fournis par des pêcheurs, que les officiers couchent dans l'ajoupa, les soldats annamites y mettent le feu, après avoir fait main basse sur tout ce qui se trouve dans la cuisine, y compris la cantine d'un aspirant de marine contenant tous ses effets. Ce coup hardi a démontré la nécessité d'établir un poste de nuit à l'entrée du chemin couvert. Pendant la nuit du 2, les Annamites brûlent aussi le mât de pavillon du fort de l'Ouest, qui servait d'observatoire au poste établi de jour au milieu des ruines.

⁽¹⁾ Gingoles, gros fusils de remparts du calibre d'une livre.

Le 6, à neuf heures et demie du soir, le fort de l'Est est attaqué. Sur les hauteurs environnantes, l'ennemi a placé un grand nombre de petits canons de 4, qu'au moyen de bambous il transporte facilement d'un point à un autre; son infanterie est cachée dans les brousses. Le fort, sauf la face qui regarde la rade, est entouré d'un cercle de feu. Nos artilleurs ripostent vigoureusement; mais les Annamites, pour les tromper, ont placé sur les hauteurs des mannequins en paille éclairés par des fanaux. Vers dix heures, l'ennemi cesse le feu; à onze heures, il recommence l'attaque en serrant le fort de plus près: quelques feux de section le mettent en fuite.

Le lendemain soir, nouvelle attaque; mais l'ennemi se tient à distance; on lui répond par quelques coups de canon, et tout rentre dans le calme. On présume que ces attaques ont pour but de faire une diversion et de permettre à l'ennemi d'activer les travaux d'un fort, sur la rive gauche, dont l'établissement serait une sérieuse menace pour nos avant-postes: pendant deux nuits, un grand nombre de lumières ont été aperçues dans cette direction.

Le 8, la garnison du fort de l'Est fait une reconnaissance; elle brûle un village situé sur le bord de la mer, dans la baie de Culao-Cham, et revient après avoir essuyé le feu de quelques batteries éloignées. Les soldats rapportent une centaine de mannequins, qu'ils comptent utiliser à leur tour en les plaçant sur les parapets du fort.

Du 8 au 20, l'ennemi, renonçant à nous attaquer, travaille avec acharnement à la construction de nouveaux forts reliés entre eux par des tranchées à parapet; il pousse ses lignes de circonvallation le plus près possible de l'entrée de la rivière. La nécessité de ménager les munitions ne nous permet pas de détruire ou, tout au moins, de gêner sérieusement ces travaux; mais il est certain qu'on sera bientôt obligé de rompre un cercle d'investissement qui nous enserme de plus en plus.

A notre retour de Saïgon, les Annamites occupent:

Rive droite: 1° le fort du Mirador, situé à dix-huit cents mètres du fort de l'Est; 2° à cinq cents mètres plus loin, la batterie des Dunes blanches. Ils construisent en outre le long de la rive une batterie masquée, du côté de la rivière, par des dunes de sable et, du côté du fort de l'Est, par des bosquets touffus; ses feux doivent se croiser avec ceux de la batterie de la Clairière et auront pour objectif nos embarcations.

Rive gauche: 1° la batterie de la Clairière, douze cents mètres du fort de l'Est, à l'extrémité d'une allée de cocotiers qui ont été abattus (l'établissement de cette batterie a obligé nos embarcations à stationner plus en arrière); 2° plus près de l'embouchure de la rivière, à mille mètres du fort de l'Est, les trois batteries du magasin de riz enlevées et détruites le 6 février, mais qui seront sans doute bientôt

reconstruites; 3° à sept cents mètres de la rivière, en face du fort de l'Ouest, un fort dont les travaux, commencés dans la nuit du 6 mars, ont été abandonnés par suite du tir d'une canonnière et des embarcations; 4° le fort des Petites-Dunes, surmonté d'un mirador, sur une dune qui domine un bois, situé derrière le magasin de riz: tous ces forts et batteries sont reliés entre eux par des chemins couverts et des lignes fortifiées; 5° entre le fort des Petites-Dunes et la rivière, le fort Neuf, le plus important de tous, où réside le mandarin commandant en chef; 6° sur la lisière du bois de bambou, plusieurs batteries reliées entre elles, dont la principale est celle de la Fusée, casematée et armée de canons de gros calibre. Les casemates sont construites au moyen de couches superposées de claies, sable et bambous.

D'après les renseignements recueillis, il y aurait encore une ligne de forts contournant la baie et défendant la route de Hué. Enfin, dans l'intérieur de la rivière, au premier tournant, se trouverait une estacade défendue par deux forts, — un sur chaque rive, — et par des jonques armées en guerre.

20 mars. — Au point le plus élevé de la presqu'île de Tien-Tcha, on a construit un blockhaus qui sert d'observatoire et protège les derrières du camp; je suis commandé pour aller y passer huit jours avec mon peloton.

Après une marche pénible, nous arrivons à destination. Quelle vue splendide! Nous sommes au-dessus des nuages, qui couvrent encore le camp de Tien-Tcha; d'un seul coup d'oeil j'embrasse la presqu'île, nos avant-postes, la mer, les montagnes de marbre, la rivière et les positions de l'ennemi. La forêt vierge qui entoure le blockhaus est peuplée d'animaux et de gibier de toute nature: tigres, panthères, chats-tigres, mangoustes, pangolins, sangliers, cerfs, chevrotins portemusc, grands singes, poules sauvages, rats palmistes, etc. Si mon père, chasseur passionné et intrépide, était ici, comme il serait heureux! Son fils ne peut, hélas! s'écarter du blockhaus que dans un rayon très limité; de sa surveillance dépend la sûreté du camp.

21 mars. — Je viens de tuer un doue. Au détour d'un sentier à peine praticable, j'aperçois sur un arbre un énorme singe. Ses jambes sont rouges, il me fixe et reste immobile; j'épaule mon fusil, le singe fait un saut prodigieux: je le tire, il tombe grièvement blessé. Je m'approche, et, dois-je l'avouer, je me sens ému en regardant cette pauvre bête, dont les yeux à demi clos semblent implorer grâce. Mon ordonnance ne paraît nullement partager mon émotion; il empoigne le superbe quadrumane, l'achève d'un vigoureux coup de poing sur la nuque et l'emporte triomphalement au cuisinier. J'invite mes deux sergents à dîner.

22 mars. — La chair du doué a été trouvée exquise; cependant, selon moi, celle du rat palmiste, que j'ai tué ce matin, a plus de saveur.

Mon ordonnance, — un débrouillard s'il en fut! — a construit un coquet ajoupa, où je prends mes repas et fais la sieste. Étendu dans mon hamac suspendu, je songe au beau voyage accompli, à ma campagne intéressante, à la récompense espérée, à la forêt vierge, et je m'endors en rêvant à mes futurs exploits cynégétiques.

A la tombée du jour, je profite du clair de lune pour aller à l'affût. La nuit dernière, on a entendu le bramement d'un cerf à proximité du blockhaus. Après une heure d'attente, le rugissement des fauves m'avertit qu'il est temps de me mettre à l'abri; je me dirige donc vers le poste. Près du blockhaus, un animal à courtes jambes traverse le chemin; je tire et tue un pangolin, mammifère de la famille des édentés, grand destructeur de fourmis; il est revêtu d'une carapace noirâtre; sa chair n'est pas mangeable.

23 mars. — Au point du jour, une vive canonnade se fait entendre du côté de la rivière. Le commandant Faucon descend sur la rive gauche avec une partie de la garnison du fort de l'Est. Le but de cette reconnaissance est de s'assurer si les trois batteries du magasin de riz et celle située près du fort de l'Ouest sont armées.

Après avoir enlevé ces quatre batteries, — elles n'ont pas été réarmées, — et y avoir mis le feu, nos troupes se retirent; l'ennemi, de sa seconde ligne fortifiée, fait pleuvoir sur elles une grêle de balles et de gros biscaïens.

Cette reconnaissance nous coûte un mort et quatre blessés; mon lieutenant, Broutin, reçoit une balle dans la cuisse; en outre, quelques soldats se sont blessés en tombant dans des trous de loup dont le terrain est parsemé, et qui sont masqués par des claies recouvertes de sable.

24 mars. — J'ai tué une poule sauvage au plumage noir; la chasse de ce gibier est difficile. Levé à trois heures du matin, je suis resté immobile sous la feuillée pendant plus d'une heure. La poule a passé comme un éclair devant moi; j'ai jeté mon coup de fusil au petit bonheur. Ce soir, à dîner, j'ai été amplement récompensé de ma peine; la poule sauvage est un mets très délicat.

25 mars. — Si le devoir ne m'appelait ailleurs, avec quel plaisir je resterais ici! Au milieu de cette forêt giboyeuse, ne suis-je pas le plus fortuné des mortels? Dans mon enfance, j'ai souvent envié le sort de Robinson Crusoé. Était-il mieux dans son île que moi dans ma forêt vierge? Son fidèle Vendredi valait-il mieux que mon ordonnance, le brave Dulout? Sous les ombrages d'arbres séculaires, j'aime à me remémorer ces vers de Chateaubriand, que mon père déclamaait un jour, en chassant dans la belle forêt d'Écouves, près d'Alençon, et dont la récitation fut interrompue par un chevreuil qu'il tua au détour d'un sentier:

*Forêt silencieuse, aimable solitude,
 Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
 Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
 J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude...
 Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
 Ici, loin des humains, au bruit de ces ruisseaux,
 Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
 Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!*

26 mars.— En explorant hier tous les environs du poste, j'ai découvert un endroit où les doués viennent s'ébattre aux branches de grands arbres. A ma vue, ils se sont enfuis. Ce matin, me glissant sans bruit sous bois, j'ai pu tirer un singe qui gambadait d'une branche à l'autre. Quel n'a pas été mon étonnement en voyant un autre singe descendre de l'arbre, ramasser le corps de ma victime et l'emporter dans la forêt, en poussant des cris plaintifs! Quel merveilleux instinct!

27 mars. — Hier, à la tombée de la nuit, j'ai tué une énorme chauve-souris qui voltigeait autour du blockhaus; elle appartient à l'espèce dite "vampire" et a près d'un mètre d'envergure: sa tête ressemble à celle d'un chien, la mâchoire est garnie de dents fortes et pointues. Le hideux animal est maintenant cloué, les ailes déployées, au-dessus de la porte d'entrée du blockhaus.

29 mars. — J'ai quitté hier le poste de la forêt. J'occupe, avec mon peloton, le plateau dit de la Convalescence, qui domine les ambulances, entre la batterie de l'Aiguade et le fort du Nord. Nous sommes logés dans des baraques; j'ai une chambre pour moi seul. Il faut avoir, comme nous, couché sous la tente et souvent dans la boue, pendant la saison des pluies, pour apprécier le confort relatif de cette installation.

3 avril. — Depuis la reconnaissance du 23 mars, les Annamites, encouragés par notre inaction, redoublent d'activité dans leurs travaux. Actuellement les trois batteries du magasin de riz et celle construite en face le fort de l'Ouest sont armées. Cette dernière batterie est entourée de claies et de bambous ayant au moins sept mètres de haut; un chemin couvert la relie au fort de l'Ouest, que les Annamites occupent pendant la nuit; malgré le feu de l'ennemi, nous continuons à y avoir un poste de jour.

Sur la rive droite, les Annamites se rapprochent du fort de l'Est; on les laisse travailler tranquillement. L'ordre est donné de ne plus faire de reconnaissance et de ne tirer qu'en cas d'attaque. Dans quelques jours sans doute, lorsque l'amiral sera

revenu de Saïgon, on frappera un coup d'autant plus décisif, que l'ennemi aura concentré ses troupes et accumulé sur les deux rives tous ses moyens de défense.

5 avril. — Une lettre de mon père m'apprend une singulière nouvelle. Le vénérable père Moreau, supérieur de l'établissement de Sainte-Croix, au Mans, où j'ai fait une partie de mes études, ayant lu dans un journal de la localité que j'avais succombé à la suite de la blessure reçue en rivière de Tourane, a célébré pour le repos de mon âme un service funèbre. Une foule nombreuse et attristée remplissait la grande et belle église de Sainte-Croix. Le père More au, avec son éloquence habituelle, a fait l'oraison funèbre de son ancien élève, tombé si loin des siens pour la défense de la religion et de la patrie. Heureusement, le matin même, à Alençon, mon père avait reçu de moi une lettre rassurante. Il avait même écrit et cacheté la réponse, lorsqu'on lui apporta la nouvelle du service funèbre. Il se contenta d'écrire sur l'enveloppe:

“Tu viens d'être enterré en effigie à Sainte-Croix; rien ne porte bonheur comme cela!”

Dieu veuille que cet heureux pronostic ne soit pas démenti!

8 avril.— A cinq heures du matin, la batterie de quatre pièces construite sur le rivage, à proximité du mouillage de la Fusée, ouvre le feu sur cette canonnière, qui reçoit plusieurs boulets, dont un traverse le canot à bâbord. La Fusée riposte vigoureusement et va ensuite mouiller hors de portée des canons ennemis.

15 avril. — A six heures du soir, le Phlégéton, portant pavillon amiral, entre en rade de Tourane. Il est temps de sortir de notre inaction, car l'audace de l'ennemi s'accroît de jour en jour.

22 avril.— Sur l'ordre de l'amiral, des reconnaissances sont faites presque journellement en rivière; elles sont appuyées par le tir du fort de l'Est et des embarcations.

Aujourd'hui un soldat de ma compagnie, nommé Maître, a accompli une action d'éclat. Quoique blessé d'une balle à la cuisse, il a dégagé son caporal tombé entre les mains de l'ennemi, après avoir tué trois Annamites et mis les autres en fuite. La médaille militaire sera bien placée sur la poitrine de ce brave.

26 avril.— L'Alarme apporte à l'amiral de tristes nouvelles de Saïgon. Le 21 avril, le commandant Jauréguiberry veut profiter du passage d'un bataillon d'infanterie de marine du 3^e régiment, arrivant de France et embarqué à bord du transport mixte la Marne, pour attaquer les positions ennemies, situées au nord-ouest de la plaine des Tombeaux, à trois lieues du fort du Sud.

Partie à cinq heures du matin, la colonne, forte environ de huit cents hommes, ne rencontre l'ennemi qu'après une marche de trois heures et demie. Les tirailleurs annamites, accroupis dans les broussailles, après quelques coups de feu se réfugient dans les retranchements, composés de deux forts carrés et fermés, reliés par une courtine; le tout hérissé de claies, de bambous, de palissades, comme les redoutes construites en rivière de Tourane.

On attaque d'abord le fort de droite; la porte est défoncée, un grand nombre d'Annamites sont passés au fil de l'épée. Le fort de gauche, attaqué à son tour sur toutes les faces, accueille les assaillants par un feu nourri d'artillerie et de mousqueterie. L'ennemi, ne pouvant s'échapper, résiste avec le courage du désespoir. Après être revenu plusieurs fois à la charge, on parvient à défoncer une porte; aussitôt un coup de canon chargé à mitraille renverse ceux qui cherchent à pénétrer dans le fort: le sergent Henri des Pallières tombe mortellement frappé. Une seconde porte est défoncée; en arrière se trouve un nouveau parapet, que les Annamites défendent avec acharnement. Nos soldats, harassés, accablés de chaleur, ne peuvent plus avancer. A dix heures, après un combat d'une heure et demie sous un soleil de feu, les troupes se retirent dans le fort de droite.

A deux heures de l'après-midi, la retraite s'effectue; quelques coups de feu sont échangés. On se dirige d'abord vers une pagode, située à cinq kilomètres de la rivière, où le commandant Jauréguiberry a laissé une compagnie en réserve avec les obusiers. L'ennemi suit à distance nos mouvements, espérant sans doute ramasser des traînards; mais nos soldats savent le sort qui les attend, s'ils tombaient aux mains des Annamites. La colonne n'arrive au fort du Sud qu'à sept heures du soir.

Dans cette malheureuse journée, nous avons eu quatorze tués, dont deux officiers: MM. de Beaulieu, sous-commissaire de marine; Vanaque, sous lieutenant d'infanterie de marine, et le sergent Henri des Pallières, qui s'était signalé à la prise de la citadelle de Saïgon; le nombre des blessés s'élève à trente. Les soldats étaient tellement exténués, qu'ils n'ont pas eu la force d'enlever quatre blessés; le sergent des Pallières a été aussi abandonné, mais il était à l'agonie. Nous n'avons fait que trois prisonniers, qui, dit-on, sont des mandarins; plusieurs drapeaux et pierriers ont été aussi enlevés à l'ennemi, dont les forces sont évaluées à huit mille hommes.

L'affaire de Ki-Hoa⁽¹⁾ est notre premier échec en Annam; il faut espérer que nous saurons mettre à profit les leçons qu'elle comporte. Quelques sacs de poudre ou quelques grenades ne nous auraient-ils pas vraisemblablement rendus maîtres de la position? De plus, peut-on impunément faire faire une marche aussi longue,

⁽¹⁾ Les retranchements de Ki-Hoa, considérablement agrandis, ont été de nouveau attaqués les 24 et 25 février 1861, et enlevés après une résistance acharnée.

à travers des plaines brûlantes, à des troupes qui ne sont pas habituées à la chaleur énervante des climats tropicaux? Une allure lente, des haltes fréquentes ne sont-elles pas, dans ce cas, indispensables? Les soldats étaient debout depuis deux heures du matin!

29 avril. — On rétablit le fort de l'Ouest; il servira de point d'appui pour les opérations qui auront lieu prochainement; ma compagnie est désignée pour l'occuper.

Le Duchayla, corvette à vapeur, et la Marne, arrivent à Tourane avec une compagnie d'artillerie de marine, un détachement du génie et le bataillon de cinq compagnies du 3^e régiment d'infanterie de marine, qui vient de combattre à Ki-Hoa. Ce bataillon s'est embarqué à Rochefort, le 3 décembre 1858. L'arrivée de ces renforts, si impatiemment attendus, va permettre à l'amiral de prendre une vigoureuse offensive.

30 avril. — Pendant la nuit, l'ennemi essaye d'escalader le fort de l'Ouest, que nous occupons depuis hier; quelques coups de fusils le mettent en fuite. Nous allons chercher sur les glacis les échelles de bambou qu'il y a laissées; elles nous serviront à construire un gourbi.

Les Annamites font tous leurs efforts pour gêner les travaux d'installation au fort de l'Ouest; du fort Neuf, ils nous envoient une grêle de projectiles: le fort de l'Ouest, n'étant pas encore armé, ne peut riposter. Je fais alors construire des créneaux avec des sacs à terre, le long du parapet faisant face au fort Neuf, et j'ordonne aux meilleurs tireurs de la compagnie de faire feu toutes les fois que les artilleurs du fort Neuf soulèveront les claies qui masquent les embrasures;⁽¹⁾ à l'aide d'une lorgnette, il me sera facile de diriger le tir.

Nos coups d'embrasure ont, sans doute, produit leur effet; car, à neuf heures du matin, l'ennemi cesse de tirer. On arme le fort de l'Ouest avec des canons de 30, en commençant d'abord par le bastion de gauche; ces pièces seront servies par des marins.

1^{er} mai. — La nuit a été tranquille; les embrasures du fort Neuf ont été rétrécies. L'ennemi travaille; il achève la batterie dite du Barrage et commence, à neuf cents mètres du fort de l'Ouest, la construction d'une batterie de quatre embrasures, qui enfile les forts de l'Ouest et de l'Est, ainsi que les embarcations.

5 mai. — Depuis quatre jours, les Annamites travaillent avec acharnement; ils ont recruté tous les hommes plus ou moins valides de la contrée. Pendant la

⁽¹⁾ Les embrasures des forts annamites sont masquées par des claies, que l'on soulève au moment du tir.

nuit nous entendons parler, enfoncer des piquets, creuser des fossés, etc.; le fort du Barrage est relié au fort Neuf par un retranchement; la batterie de quatre embrasures est achevée.

De notre côté, les deux bastions du fort de l'Ouest sont armés; leur armement a été complété par des mortiers espagnols. En avant du fort, on commence la construction d'une batterie volante d'obusiers de montagne pour battre le fort du Barrage, le retranchement et le fort Neuf. Le fort de l'Ouest est maintenant occupé par quatre compagnies d'infanterie de marine.

6 mai. — A neuf heures du matin, pendant qu'on travaille, à découvert, à la construction de la batterie volante d'obusiers de montagne, la fusillade éclate ; l'ennemi tire du fort du Barrage et du retranchement. Quelques instants après, tous les forts ennemis environnants commencent le feu. Leur tir est assez juste; nous sommes obligés d'abandonner les travaux. Les forts de l'Est, de l'Ouest et les embarcations ne tardent pas à riposter; les mortiers espagnols envoient des bombes dans le fort Neuf. A dix heures, les forts ennemis sont réduits au silence, hormis toutefois la batterie de quatre embrasures, dont le tir est sans doute dirigé par un officier étranger; car, en vitesse et précision, il est bien supérieur à tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Plusieurs boulets renversent les sacs à terre des parapets, et, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, nous recevons des bombes chargées. Une d'elles, de 27 centimètres, tombe dans la cambuse du fort de l'Ouest et défonce deux boîtes de conserve. Quoique fort endommagée par le tir des canonnières-marins du fort de l'Ouest, cette batterie ne cesse le feu qu'après l'explosion d'un baril de poudre.

7 mai. — La batterie des obusiers de montagne a été achevée cette nuit. De temps en temps, le fort du Barrage envoie quelques bisciaïens sur les hommes qui viennent au fort de l'Ouest; quelques soldats sont blessés. L'ennemi a réparé dans la nuit la batterie de quatre embrasures; le retranchement qui relie le fort du Barrage au fort Neuf a été renforcé.

L'amiral est installé en rivière à bord de la lorcha; on se prépare à l'attaque générale du lendemain. Pour éviter les feux croisés des deux rives, les troupes du fort de l'Est enlèvent à la baïonnette, au point du jour, quelques ouvrages situés sur la rive droite, un peu au delà du village de Tourane. Toutes les troupes sont campées en arrière du fort de l'Ouest; on leur distribue deux jours de vivres.

V

COMBAT DU 8 MAI. — ARMISTICE

Combat du 8 mai. — Prise du camp retranché. — Attaque du fort des Petites-Dunes. — Espions. — Construction d'un ouvrage à cornes. — Le premier chevalier de la promotion de Sébastopol. — Conférences pour la paix. — Réflexions d'un vieux mathurin. — Le choléra et le typhus. — La guerre d'Italie. — “Débrouillez-vous!” — Le guet-apens du Peï-Ho. — Opinion des mandarins sur les missionnaires. — Expiration de la trêve. — Préparatifs d'un “petit Solférino”.

Combat du 8 mai. — Trois colonnes d'attaque sont formées: 1^o colonne de droite, sous le commandement du capitaine de vaisseau Reynaud, composée de trois compagnies d'infanterie de marine, commandant Martin des Pallières, et d'un bataillon de marins; 2^o colonne du centre, dite de réserve, sous les ordres du colonel espagnol Lanzarotte, composée d'infanterie de marine, lieutenant-colonel Reybaud, d'Espagnols et d'une avant-garde, commandant du génie Déroulède; 3^o colonne de gauche, commandant Faucon, composée d'Espagnols et d'un bataillon d'infanterie de marine, commandant Vallière. Le Phlégéon, le Laplace et trois canonnières sont embossés devant les forts de gauche de la ligne ennemie.

A six heures un quart, le pavillon jaune est hissé au mât de signaux du fort de l'Ouest. Les deux corvettes, les trois canonnières, les forts de l'Est et de l'Ouest, la batterie des obusiers de montagne, les embarcations commencent le feu. Depuis longtemps les Annamites n'avaient entendu une si jolie musique. Ils ripostent mollement, réservant sans doute leur feu pour le moment où notre infanterie se mettra en mouvement.

A six heures quarante-cinq, l'amiral fait cesser la canonnade et ordonne à l'avant-garde, composée de ma compagnie, 35^e, et de sapeurs du génie, d'enlever le fort du Barrage: nous avons été à la peine, il était juste que nous fussions à l'honneur. Nous sortons du fort de l'Ouest au pas de course; immédiatement l'ennemi commence un feu bien nourri, balles et biscaïens pleuvent, deux soldats de ma compagnie tombent à mes côtés. Un mandarin, tout vêtu de noir, est monté sur le parapet, et du geste et de la parole excite ses soldats. Arrivés au pied du fort, nous recevons des pots à feu, des fusées, de l'huile bouillante, etc.; on se cramponne aux claies, aux bambous, pour escalader le rempart. Mon capitaine, gêné par sa corpulence, ne peut que nous crier: “En avant ! en avant!” Enfin le brave soldat Maître, qui s'était déjà signalé le 22 avril, suivi de près par le sergent Rozé, arrive le premier sur le parapet et y plante le fanion aux acclamations des défenseurs du fort de l'Ouest; le fort est enlevé aux cris de: “Vive l'empereur!”

En pénétrant dans le fort, je remarque que les claies qui servent à masquer les embrasures sont tachées de sang; mes tireurs au fort de l'Ouest n'ont décidément pas perdu leur temps.

Du fort du Barrage, où les sapeurs du génie sont restés pour faire une brèche, nous enfilons la tranchée qui conduit au fort Neuf. De sa seconde ligne, l'ennemi nous envoie une grêle de projectiles; deux soldats sont grièvement blessés. Le fort Neuf est escaladé; le fourrier Sautereau, en plantant le drapeau sur le parapet, reçoit une balle dans la cuisse.

Pendant que la 35^e compagnie enlève le fort Neuf, la colonne du lieutenant-colonel Reybaud, passant par la brèche pratiquée au fort du Barrage, attaque de front les batteries du magasin de riz. La résistance de l'ennemi est acharnée. Un sergent plante le drapeau sur la première batterie, il est tué; un autre lui succède et subit le même sort. Enfin le soldat Lemaire, du 4^e régiment, parvient à escalader le rempart et à s'y maintenir; il décharge son fusil à bout portant sur un mandarin. Les Annamites prennent la fuite; bientôt les trois batteries sont en notre pouvoir.

La prise des batteries du magasin de riz permet aux embarcations de remonter la rivière et de débarquer la colonne de gauche. Le commandant Vallière attaque la batterie des Rosiers et l'enlève à la baïonnette, pendant que les Espagnols escaladent la batterie de la Clairière. La colonne se dirige ensuite sur le fort des Petites-Dunes, en longeant la seconde ligne du camp retranché; les batteries du Cocotier et de la Pagode, prises à revers, sont abandonnées.

Le fort des Petites-Dunes, ou du Mirador, est relié au camp retranché par une tranchée creusée à travers un bois de bambous dont la lisière est défendue par un fortin; c'est la clef de la position. Les Annamites chassés du camp retranché se sont réfugiés dans le bois du Mirador; une vive fusillade s'engage; le fort des Petites-Dunes, où se trouve le mandarin commandant en chef, tire sans interruption.

Malheureusement les Espagnols ont épuisé leurs munitions. Le commandant Vallière est obligé d'opérer un mouvement de flanc droit pour contourner le bois, en attendant l'arrivée de la colonne de droite.

Au moment où la colonne du centre attaque le camp retranché, celle de droite, débarquée sur la plage, s'avance, précédée d'une ligne de tirailleurs. La batterie de quatre embrasures tire sur le fort de l'Ouest et envoie, comme le 6 mai, deux bombes qui éclatent dans le fort. Le Vieux-Four tire sur la colonne de gauche pendant son mouvement de flanc. Le feu des forts et batteries qui protègent la route de Hué est rapidement éteint par le tir d'enfilade des canonnières.

Le capitaine de vaisseau Reynaud fait alors opérer à sa colonne une conversion à droite pour prendre à revers les autres forts et batteries; l'ennemi, menacé sur ses derrières, s'enfuit, les palanquins des mandarins disparaissent à l'horizon.

La colonne se dirige alors rapidement sur le fort des Petites-Dunes, qu'elle contourne, pendant que le commandant Vallière l'attaque de front. Le tam-tam retentit, l'ennemi n'a pas encore renoncé à la résistance, son tir violent nous fait comprendre qu'il joue sa dernière carte.

La chaleur commence à être excessive, plusieurs soldats et le capitaine Genta sont frappés d'insolation. Les clairons sonnent la charge: marsouins, Tagals, matelots s'élancent à l'assaut, franchissent plusieurs lignes de trous de loup, séparés par des palissades et deux larges fossés garnis de piquets; enfin, parmi dernier effort, ils escaladent l'escarpe surmontée de chevaux de frise. Les défenseurs, sur le point d'être cernés, s'enfuient dans toutes les directions en poussant de grands cris; bientôt le drapeau français flotte au haut du Mirador. Toute la ligne ennemie, cinq kilomètres d'étendue, est en notre pouvoir.

Dans cet important combat, où les troupes françaises et espagnoles se sont vaillamment comportées, nous avons perdu: Français, six tués et vingt blessés; Espagnols, neuf tués, dont un capitaine commandant, tué dans le bois du Mirador, et quarante blessés; en outre, un certain nombre de soldats et deux officiers ont été frappés plus ou moins dangereusement d'insolation.

Il n'est pas possible d'évaluer avec certitude les pertes de l'ennemi. Les Annamites, même au péril de leur vie, enlèvent de suite leurs morts ou les enterrent sous le sable. Si la colonne de droite s'était mise en marche une demi-heure plus tôt, elle aurait ramassé une grande partie des fuyards: que n'avions-nous seulement un peloton de cavalerie!

En résumé, en moins de trois heures, l'ennemi a perdu une quinzaine de forts ou batteries et quatre-vingts canons. Les pièces en fonte vont être mises hors de service, celles de bronze seront envoyées dans les forts de la rade.

Après avoir démoli et brûlé les cases et les batteries, les troupes se réunissent dans le camp retranché enlevé aux Annamites, où l'amiral, debout, la figure épanouie, mange sur le pouce à l'ombre d'un palmier.

10 mai. — Le fort des Petites-Dunes était armé de quinze pièces; on est allé les chercher hier matin, mais les Annamites les avaient enlevées. Quelques espions rôdent la nuit autour du camp retranché; l'un d'eux, caché dans un arbre, après avoir été interrogé par le père Legrand, est passé par les armes. On travaille à se fortifier dans le camp retranché; deux batteries d'obusiers de montagne sont installées près

de la Pagode. A la batterie du Barrage, qui domine le fort de l'Ouest, le génie commence la construction d'un ouvrage à cornes. Cet ouvrage sera fortement armé et suffira, avec les forts de l'Est et de l'Ouest, à tenir l'ennemi en respect lorsque les troupes évacueront le camp pendant la saison des pluies.

15 mai. — La Didon jette l'ancre dans la rade; elle a à son bord trois compagnies d'infanterie de marine du 2^e régiment versées au 3^e.

Le lieutenant-colonel Reybaud me fait appeler; il m'annonce que, par décret du 9 mars, je suis décoré pour l'affaire de Camlé et que six de mes soldats sont médaillés. Ainsi donc le pronostic de mon père s'est réalisé; le bon père Moreau a confondu la croix d'honneur avec la croix de bois. Ma foi! pour le moment, j'aime autant la première. Je vais remercier l'amiral. Quoique fort attristé par la mort de sa mère qu'il vient d'apprendre, il me fait un gracieux accueil, me disant que, pour le combat du 8 mai, il avait renouvelé la proposition pour la croix. Les camarades me font fête; ils lèvent leurs gobelets en bambou en l'honneur du nouveau chevalier.

Le courrier de France m'apporte un grand nombre de lettres de félicitations; je lis avec émotion celle de mon père. Hélas! pourquoi n'ai-je plus de mère? Un de mes meilleurs camarades de Saint-Cyr m'écrit:

“Vive la promotion de Sébastopol et son premier chevalier!”

Du 20 au 31 mai.— En rivière, on continue la construction de l'ouvrage à cornes, et on creuse une tranchée pour le relier au fort de l'Ouest. Les batteries des Rosiers et de la Clairière sont rasées; des corvées journalières enlèvent les bambous et les claies, avec lesquels nous construisons des gourbis.

L'ennemi travaille sur les deux rives; il relie par un retranchement les forts de Mi-Thi et de Don-Mai et fait un nouveau barrage en avant de ses jonques de guerre. La batterie située au milieu de la rivière, sur une langue de sable, est agrandie. Sur la rive droite, la batterie du Mirador est reliée à la rivière par un retranchement. Les Annamites construisent encore une nouvelle batterie, afin de pouvoir tirer sur nos embarcations qui se tiennent à hauteur de la Clairière.

Tous ces travaux démontrent que l'ennemi n'a pas perdu courage; il espère, sans doute, que par lassitude nous évacuerons tôt ou tard Tourane.

Du 1^{er} au 10 juin. — L'ouvrage à cornes est construit selon le mode annamite, avec du sable maintenu par des claies et des bambous; la face sud est munie d'un pont-levis. Son armement consiste en un obusier de 80, deux canons et deux obusiers de 30. Les embrasures sont très larges, pour augmenter le champ de tir. Des baraques sont installées, ainsi qu'au fort de l'Ouest, refait en entier avec des

briques et des palissades. Le chemin couvert est terminé, et le terrain environnant le nouveau camp retranché est aplani et déboisé.

L'ennemi continue ses travaux; il achève de relier entre eux les ouvrages de sa seconde ligne, Mi-Thi et Don-Mai, et installe un pont d'une rive à l'autre.

L'amiral envoie en croisière dans la baie de Culao-Cham une canonnière qui coule toutes les jonques portant des munitions, des canons et des matériaux propres à la construction des batteries.

10 juin. — Le courrier nous apprend que la guerre est imminente avec l'Autriche. Quelques récompenses sont accordées pour la prise de Saïgon: le sergent Henri des Pallières, qui a succombé à Ki-Hoa, est nommé sous-lieutenant.

15 juin. — L'ennemi demande à entrer en pourparlers. Il est autorisé à élever entre les deux lignes françaises et annamites deux grandes cases pour servir à une prochaine entrevue; elles seront surmontées du pavillon blanc.

20 juin. — Ce matin, à huit heures, a eu lieu la première conférence pour la paix. Trois mandarins, en robe de soie verte, se sont présentés. Le mandarin militaire a pris place entre les deux mandarins civils; ceux-ci cependant avaient les plus beaux palanquins. De notre côté, nous étions représentés par le lieutenant de vaisseau Lafont, aide de camp de l'amiral; le Père Legrand, missionnaire, en même temps d'interprète, et M. Méritins, attaché d'ambassade à Macao. De part et d'autre, il a été fourni un piquet de vingt hommes sans armes. Les soldats annamites avaient une tunique jaune à manches et plastrons rouges; sur le plastron, devant et derrière, étaient inscrits des caractères chinois. Un repas était servi; les soldats annamites offraient du thé, des petits gâteaux, des fruits et du choum choum, eau-de-vie de riz. Après une courte conversation, la séance a été levée, le Père Legrand ayant déclaré que l'amiral ne traiterait qu'avec un grand mandarin muni de pleins pouvoirs de la cour de Hué.

24 juin. — Depuis le commencement du mois, le choléra fait de grands ravages parmi nous; il sévit particulièrement sur les hommes nouvellement arrivés, artilleurs et fantassins. Plusieurs officiers sont gravement malades; le capitaine d'artillerie Coréar a succombé. Nous avons déjà perdu plus de deux cents hommes.

Il fait une chaleur atroce: de midi à deux heures, le thermomètre marque de 39 à 42 degrés à l'ombre; on étouffe dans les baraques, elles devraient être recouvertes avec de la paille. Mon brave Dulout m'a heureusement construit un gourbi, aménagé de manière à pouvoir respirer la brise de mer; mon capitaine s'y installe avec moi.

26 juin. — Le paquebot vient d'arriver. La guerre est déclarée entre la France alliée au Piémont et l'Autriche; les Autrichiens ont franchi le Tessin, le 29 avril. On nous réunit pour prendre connaissance de la proclamation de l'empereur au peuple français.

L'amiral paraît soucieux. On prétend qu'il a reçu du ministre de la marine l'avis d'avoir à se suffire avec ses propres ressources: "Débrouillez-vous!" La guerre d'Italie doit-elle faire oublier ceux qui, en dépit des maladies et des privations de toutes sortes, luttent pour l'honneur du drapeau et la domination de la France en Indo-Chine?

28 juin.— Une nouvelle conférence a lieu à bord de la lorcha. Des mandarins qui, la première fois, avaient des bas noirs et des souliers en drap, sont venus nus-pieds: Chassez le naturel, il revient au galop; mais ce manque de décorum n'est-il pas un signe qu'on se moque de nous?

2 juillet.— Le camp est levé; nous allons nous installer dans le nouveau camp retranché, compris entre l'ouvrage à cornes et le fort de l'Ouest. Les Espagnols campent à l'extrême gauche et défendent la partie du terrain comprise entre le fort de l'Ouest et la rade.

4 juillet. — Troisième conférence. Les mandarins sont plus obséquieux que jamais, ils se confondent en salamalecs. Lorsque le Père Legrand veut rompre les pourparlers, ils le tirent par sa soutane pour le faire rasseoir et font des grimaces réjouissantes. Un vieux mathurin, qui fait partie de l'escorte, dit tout haut:

"Ah ! ce sont des malins, ne vous y fiez pas!"

8 juillet. — Le choléra, d'autres disent le typhus, éclaircit chaque jour nos rangs: le bataillon du 3^e régiment, déjà éprouvé à l'affaire de Ki-Hoa, a perdu plus du tiers de son effectif; le capitaine Loubière de ce bataillon est mort avant-hier, enlevé par une fièvre pernicieuse. Chaque jour on se demande: "A qui le tour?"

L'inaction imposée par les pourparlers de paix exerce une fâcheuse influence sur le moral de nos hommes, déjà ébranlé par l'épidémie qui nous décime. Plus tard, si les conférences n'aboutissent pas, la nécessité de ménager les munitions ne forcera-t-elle pas l'amiral à ne rien entreprendre de sérieux, tant que la guerre d'Italie ne sera pas terminée? Nous commençons à manquer des choses les plus nécessaires: vêtements, chaussures, viande fraîche, vin, etc. On prétend même que nous n'avons presque plus de poudre et que l'amiral va être forcé d'en demander à Hong-Hong aux arsenaux anglais. L'amiral a fait ouvrir un compte courant à la banque Dent, à Hong-Kong; la métropole payera ; nous n'avons pas d'autre moyen de nous "débrouiller". Si l'expédition coûte si cher, à qui la faute?

13 juillet. — Le courrier apporte la nouvelle du combat de Montebello, 20 mai. Les journaux sont dévorés, l'éloge du général Forey est dans toutes les bouches.

20 juillet. — Nouvelle conférence. Je crois que si l'amiral pouvait marcher de l'avant, il enverrait promener tous ces magots!

28 juillet. — Le même courrier nous apporte d'excellentes et de tristes nouvelles: le combat de Palestro, la bataille de Magenta, l'entrée de l'empereur à Milan et la lugubre affaire du Peï-Ho.

D'après les clauses du traité signé à Tien-Tsin, le 27 juin 1858, l'Angleterre et la France devaient avoir chacune un ambassadeur résidant à Pékin. Ce traité ayant été ratifié, vingt-sept navires anglais, dont dix canonnières, et deux bâtiments français, le Norzagarai et le Duchayla, se présentent devant l'embouchure du Peï-Ho pour conduire nos ambassadeurs à Pékin.

Les Chinois refusent le passage, sous prétexte que l'escorte est trop forte, et qu'ils ne peuvent lui livrer la route militaire de Pékin; ils offrent de faire conduire nos ambassadeurs à la capitale par une autre voie: ceux-ci persistent à vouloir passer par le Peï-Ho.

Le 25 juin 1859, les canonnières anglaises et le Norzagarai, ayant à son bord la compagnie du Duchayla, franchissent la barre du Peï-Ho. Les Chinois ont fait trois estacades; la première est rompue. Les forts commencent le feu sur les navires, qui s'avancent à la queue leu leu; le premier boulet enfile une canonnière et tue dix-sept Anglais. L'ennemi ne tire qu'avec du gros calibre et presque à bout portant, tous les coups portent. La riposte produit peu d'effet, les obus s'enfoncent dans des remparts de boue. L'amiral anglais Hope est blessé d'une balle à la cuisse; il arbore successivement son pavillon sur trois canonnières, cinq d'entre elles sont mises hors de service ou coulées.

A six heures du soir, après un combat acharné, on tente un débarquement. Les forts sont entourés de marécages, les soldats s'enfoncent dans la vase et ne peuvent se servir de leurs armes; les Chinois les criblent de projectiles. En moins d'une demi-heure tout est terminé, le désastre est complet: plus de trois cents Anglais et quelques Français sont engloutis dans les boues de la plage. Les pertes totales s'élèvent, pour les Anglais, à quatre cent soixante-quatre tués ou blessés, dont trente-sept officiers; pour les Français, à quatre tués et dix blessés.

Les ambassadeurs et ce qui reste de leur escorte se sont retirés à Shang-Hai; ils ont envoyé à leurs gouvernements par le premier paquebot leurs secrétaires d'ambassade chargés de demander des renforts suffisants pour venger cette défaite, où les alliés ont vaillamment combattu, quoique sans espoir de succès.

4 août. — L'épidémie continue à faire de nombreuses victimes. Hier le capitaine Cadaubon a succombé. La 15^e compagnie du 3^e régiment part pour Canton. On craint que les Chinois, gonflés d'orgueil par la facile victoire du Peï-Ho, ne suscitent des conflits et que la vie des Européens ne soit en danger.

11 août. — Je viens d'assister à une conférence pour laquelle j'avais été commandé de service.

Les pourparlers ne semblent pas très avancés. Les mandarins ne répondent presque jamais aux questions qu'on leur pose, ils les éludent avec un art infini. On ne leur demande pourtant rien d'exorbitant: les principaux ports ouverts à notre commerce, un consul résidant dans le pays, la liberté des cultes et les missions catholiques mises sous la protection de la France. Je n'ai pas entendu parler d'occupation de territoire. Les négociateurs annamites ne veulent pas admettre que nous protégeons les missions catholiques:

“Avec cette clause vous auriez toujours, disentils, un prétexte pour revenir quand vous le voudriez”.

Ils ajoutent: “Vos missionnaires sont des agents politiques, qui ne viennent pas en Annam uniquement pour enseigner la religion de Jésus; leur prosélytisme a surtout pour but de fomenter des troubles dont votre nation sait ensuite tirer parti”.

Il eût été facile de leur répondre que le frère aîné de l'empereur Tu-Duc, ayant sollicité l'appui des chrétiens pour ressaisir le sceptre qui lui était destiné, avait reçu de M^{gr} Pellerin cette simple réponse:

“Les chrétiens ne détrônent pas les rois, même dans les temps de persécution; ils sont toujours et partout des sujets fidèles, et vous apprendrez ce qu'est leur fidélité si vous réglez un jour”.

Pour mettre fin à des pourparlers inutiles, l'amiral donne à l'ennemi un dernier délai de vingt-cinq jours pour donner une réponse définitive. Si, le 6 septembre, nos conditions dernières ne sont pas acceptées, nous recommencerons les opérations.

15 août, fête de l'empereur. — Nous passons assez tristement ce jour de fête; le cimetière de Tourane se remplit de plus en plus.

Les mandarins demandent une nouvelle conférence; on leur répond que toute discussion est désormais inutile, qu'ils n'ont qu'à accepter ou refuser nos dernières propositions.

19 août. — On envoie encore une compagnie à Canton; elle s'embarque sur la Didon, cela fait supposer que les nouvelles de Chine sont peu rassurantes.

29 août. — L'ennemi cherche encore une fois à entrer en négociations. Les mandarins sont reçus par le Père Legrand à bord de la lorcha; l'entrevue ne dure que quelques minutes. Mon camarade Pied, malade, part pour la France.

6 septembre. — Tout est rompu. Les Annamites se sont joués de nous. Leur but était de gagner du temps pour pouvoir faire leur récolte de riz. Nous allons sans doute sortir de notre inaction.

8 septembre. — Une reconnaissance, sous les ordres du commandant du génie Déroulède, se dirige du côté des lignes annamites et du bois de bambous. Quelques cases servant d'abri aux avant-postes ennemis sont brûlées; sur la route de Hué on distingue des sentinelles et un va-et-vient continu de troupes.

Un bâtiment marchand arrive de Hong-Kong et apporte la nouvelle qu'un armistice est signé entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche. Le courrier de France, toujours impatiemment attendu, n'est pas encore arrivé; il est très en retard.

9 septembre. — Deux compagnies partent du fort de l'Est, escortées par les embarcations, et vont s'emparer d'une batterie non armée, déjà enlevée le 7 mai; le génie détruit l'ouvrage et le mirador.

10 septembre. — Nouvelle reconnaissance des lignes ennemies, nous nous en approchons jusqu'à deux cent cinquante mètres; l'ennemi ne tire pas.

12 septembre. — Le commandant des Pallières part en reconnaissance avec cent hommes; il longe les lignes dans toute leur étendue et s'en approche à cent cinquante mètres. Les Annamites se tiennent sur le parapet et nous regardent sans tirer. Le génie achève de lever ses plans, sous la direction du commandant Déroulède.

13 septembre, arrivée du paquebot. — Le précédent courrier est perdu : le Thèbes, qui le portait, s'est échoué; son personnel a pu rejoindre HongKong, en louant une jonque chinoise à Haï-nan.

La guerre d'Italie est terminée, la paix a été signée à Villafranca. Va-t-on enfin penser à nous? Le guet-apens du Peï-Ho ne restera certainement pas impuni; mais les Anglais, dont le drapeau a été surtout engagé, ne vont-ils pas nous entraîner dans une guerre dispendieuse dont ils tireront les meilleurs profits? Allons-nous oublier que si nos voisins d'outre-Manche ont de grands intérêts en Chine, les nôtres sont surtout en Indo - Chine? Notre vaillant amiral nous disait dernièrement:

“N'aurais-je plus que quatre hommes et un caporal, le drapeau français flotterait encore à Tourane”.

14 septembre. — Les troupes qui occupent les forts de la rade et le camp de Tien-Tcha arrivent en rivière:

“Demain, nous dit l’amiral, nous aurons notre petit Solférino”.

La mauvaise foi des Annamites mérite un châtement.

VI

COMBATS DU 15 SEPTEMBRE ET DU 18 NOVEMBRE

Combat du 15 septembre.— Sentinelles vigilantes.— Le lieutenant Boreau.— Prise du fort de droite et du fort Rouge.— L’attaque de flanc. — Prise de la seconde ligne. — Les éléphants de guerre. — Prise des batteries de l’îlot. — Tristes adieux. — Le contreamiral Page. — Combat du 18 novembre. — Mort du commandant Déroulède.— Prise des forts de la route de Hué. — Évacuation progressive des avant-postes.— Assassinat du sous-lieutenant Prot.

Combat du 15 septembre. — Trois colonnes d’attaque sont formées: 1° colonne de droite, commandée par le lieutenant-colonel Reybaud, ayant sous ses ordres le commandant des Pallières, composée d’une section du génie en avant-garde, commandée par le lieutenant Boreau, et de sept compagnies d’infanterie de marine; 2° colonne du centre, composée de troupes espagnoles, sous les ordres du colonel Lanzarotte; 3° colonne de gauche, commandée par le capitaine de vaisseau Raynaud, ayant sous ses ordres le commandant Vallière, composée d’une section du génie, du bataillon de marins et d’une compagnie d’infanterie de marine.

Les embarcations armées en guerre sont sous les ordres du capitaine de frégate Liscoat. La réserve, — trois compagnies d’infanterie de marine et l’artillerie, — est commandée par le chef de bataillon Breschin.

La colonne de droite quitte l’ouvrage à cornes vers trois heures et demie du matin. A proximité du bois de bambous, notre marche est signalée par les sentinelles ennemies, qui frappent l’un contre l’autre deux petits bâtons en bambou. Nous continuons notre route, un peu agacés par ce tac-tac répété par les postes avancés, et qui résonne dans le silence de la nuit. Arrivés à cinq ou six cents mètres de la ligne ennemie, un poste avancé nous envoie une décharge de pierriers et se retire aussitôt. Surpris, nos hommes saluent les projectiles ennemis.

Le colonel Reybaud,— un vieux dur à cuire, disent les marsouins,— les apostrophe:

“Hé bien! avez-vous bientôt fini vos salamalecs? Entendez-vous le tam-tam? Allons, debout! la danse va commencer”.

La ligne ennemie se trouve en avant des anciens forts de Don-Mai et de Mi-Thi; elle se compose de trois grands forts carrés, reliés entre eux par des retranchements à crémaillères et à redan, sur une étendue de trois kilomètres. Notre colonne doit enlever le fort de droite le plus important, pendant que les Espagnols attaqueront celui du centre, et les marins la redoute de gauche. En même temps, les embarcations feront taire les batteries de la rive droite et détruiront les deux batteries de l'îlot.

Au point du jour, l'amiral envoie par son aide de camp l'ordre au colonel Reybaud de commencer l'attaque.

Afin d'empêcher les troupes annamites qui se trouvent dans le bois de bambous de nous attaquer par derrière et de nous placer ainsi entre deux feux, ma compagnie reçoit l'ordre de se déployer sur notre flanc droit pendant l'attaque de front.

Sur toute la ligne ennemie les gongs retentissent; le colonel Reybaud fait sonner la charge par tous les clairons réunis. Le lieutenant du génie Boreau prend une échelle et s'élanche le premier à l'assaut; il tombe grièvement blessé d'un coup de lance. Pendant que quatre compagnies cherchent à escalader le rempart, une autre compagnie, déployée en tirailleurs dans les fossés remplis de bambous pointus, tire sur les défenseurs qui se montrent au parapet et aux embrasures. L'ennemi résiste assez vigoureusement; mais, lorsqu'il aperçoit la pointe de nos baïonnettes, il s'enfuit. On enlève ensuite le fort Rouge et une autre redoute, placés un peu en arrière de la ligne et disposés de manière à empêcher de tourner le fort de droite.

Pendant l'attaque de front, ma compagnie tire contre les troupes du bois de bambous. Nous nous apercevons que l'ennemi exécute un mouvement de flanc gauche; bientôt une forte colonne, — mille cinq cents hommes environ, — débouche dans la plaine sur nos derrières, ayant en tête trois éléphants, sur lesquels sont placés des pierriers que les cornacs déchargent sur nous. Nous recevons une assez grande quantité de projectiles; nous sommes heureusement protégés par le parapet des avant-postes, ennemis derrière lequel nous nous sommes placés.

Malgré notre fusillade, l'ennemi s'avance toujours; un mandarin, l'épée à la main, court à plus de cinquante mètres en avant de ses troupes. Mon capitaine fait prévenir le commandant Breschin, qui accourt avec deux compagnies de réserve. Nous nous portons alors en avant, pour couper la retraite à l'ennemi; mais il fait demi-tour et disparaît dans le bois de bambous. Nous suivons sur le sable les énormes traces des éléphants: quel dommage que nous ne puissions pas en prendre un!

Le commandant Breschin nous dirige alors sur la droite de la ligne ennemie, en rase campagne. Nous tirons sur des soldats qui, chassés des forts, s'enfuient de tous côtés. Après un parcours de deux kilomètres, nous nous emparons d'une

ligne assez mal fortifiée, — Mi-Thi à Don-Mai, — à cheval sur la route de Hué et de Camlé; de cet endroit on aperçoit le mirador de Camlé, situé à environ un kilomètre. Nous brûlons le fort de Mi-Thi et les cases environnantes, et effectuons ensuite la retraite; la 35^e compagnie forme l'extrême arrière-garde.

Au moment d'atteindre le fort Rouge, nous entendons derrière nous un grand bruit de tam-tam; nous faisons demi-tour et voyons, à environ huit cents mètres, les Annamites rangés en bataille sur un front très étendu. Les mandarins ont rassemblé leur armée chassée des lignes; des éléphants marchent en tête; les Annamites agitent des pavillons rouges et blancs; le spectacle est imposant. Le capitaine Domange, qui a le commandement de toute l'arrière-garde, ordonne d'exécuter à huit cents, puis à sept cents mètres, des feux de section. En commandant le feu, je désigne les éléphants comme objectifs; ces fiers et nobles animaux ne paraissent nullement émus de toutes ces décharges, ils font tranquillement demi-tour, pendant que l'armée annamite se débande de nouveau. Nous rejoignons la colonne du colonel Reybaud, en brûlant toutes les cases qui se trouvent sur notre passage.

Pendant que l'infanterie de marine s'empare des forts de droite et poursuit l'ennemi, les marins enlèvent les forts de gauche. Les embarcations ne parviennent à éteindre le feu des batteries de la rive droite qu'après une longue et très vive canonnade. Les soldats qui défendent les batteries de l'îlot, fortement incommodés par le feu plongeant dirigé du fort de gauche enlevé par les marins, se réfugient sur la rive droite.

La colonne du centre est arrivée en retard. Lorsque les Espagnols se sont approchés des lignes, le fort qu'ils devaient attaquer était déjà enlevé par l'infanterie de marine.

Dans cette journée, quarante canons ont été pris à l'ennemi, et les deux lignes, — y compris les deux batteries de l'îlot, — ont été détruites, autant que faire se peut. Toutes les cases environnantes, même celles des conférences, ont été brûlées.

Nos pertes s'élèvent à quarante tués ou blessés; parmi les premiers se trouve un lieutenant d'infanterie de marine, Georgi, mort d'insolation en quelques minutes.

A dix heures, on évacue les lignes ennemies. Nous arrivons au camp à midi; le soleil, qui darde sur nos têtes, a fait encore quelques victimes.

16 septembre. — Au réveil, on envoie un piquet armé et une corvée chercher un canon annamite qui a été laissé hier près des cases des conférences. Le canon n'est pas retrouvé, et nous sommes reçus par un feu très vif de pierriers et de mousqueterie. L'ennemi a repris possession des positions que nous avons enlevées la veille. Pour nous narguer, il tire sur toute la ligne; son feu continue encore un

quart d'heure après le départ du piquet. Les mandarins pourront chanter victoire et faire croire à Tu-Duc qu'ils ont forcé les barbares à retourner honteusement dans leur camp.

Notre impuissance n'est, hélas! que trop manifeste. Nous ne pouvons rien entreprendre de sérieux dans l'intérieur du pays, faute de renforts et surtout de moyens de transport.

19 septembre.— Les Annamites réparent les embrasures des forts enlevés par nous le 15 septembre; les retranchements sont remis en bon état. Ce matin, dans une reconnaissance, on a pris huit boeufs.

25 septembre.— Sur sa demande, l'amiral est remplacé dans son commandement; son successeur, le contre-amiral Page, est attendu à Hong Kong par le prochain paquebot.

Le remplacement du vaillant amiral nous cause à tous un vif chagrin. On comprend, du reste, qu'il n'ait pas voulu avoir plus longtemps la responsabilité d'une situation non seulement blessante pour son amour-propre, mais surtout préjudiciable aux intérêts de la France. Puisque, malgré ses demandes réitérées, les renforts, le matériel, etc., n'ont pas été envoyés, que ses efforts ont été ainsi paralysés; qu'en outre on voulait, assure-t-on, lui imposer des opérations impossibles à exécuter avec les faibles effectifs dont il dispose, on devait s'attendre à une demande de résignation de commandement.

1^{er} octobre.— Une attaque de choléra me force à quitter la rivière pour entrer à l'ambulance de Tourane. Dans l'embarcation qui fait le service de l'ambulance, se trouve un soldat de l'infanterie de marine sur le point de mourir; l'aumônier avant le départ lui donne l'absolution. Mon entrée à l'hôpital avec ce cadavre me fait faire de salutaires réflexions: suis-je prêt à paraître devant Dieu?

2 octobre.— J'ai bien cru qu'hier était mon dernier jour! Une forte dose de laudanum a heureusement arrêté le mal; mais j'ai toujours des crampes qui ne me laissent pas un instant de repos. Le docteur affirme que dans quelques jours je serai complètement rétabli.

6 octobre.— On lève le camp de la rivière. Sauf trois compagnies, toutes les troupes rentrent à Tourane; ma compagnie va occuper les avant-postes de Tien-Tcha.

10 octobre.— En rivière, tout est tranquille: l'ennemi ne se montre pas; mais, dans une reconnaissance, on a constaté qu'il continuait à se fortifier dans ses lignes.

19 octobre.— Le contre-amiral Page vient d'arriver; il est à bord du Phlégéon, qui nous apporte le courrier. Le 14 août, les troupes d'Italie ont fait à Paris une

entrée triomphale. Le contre-amiral Page est nommé commandeur de la Légion d'honneur, et le capitaine de vaisseau Reynaud contre-amiral.

23-24 octobre.— Les deux amiraux visitent les avant-postes de Tourane; ils se rendent aussi en rivière.

27 octobre.— Arrivée du courrier. — On croit, en France, que la paix est sur le point d'être signée en Cochinchine. — Nous allons faire notre dernière visite à l'amiral Rigault de Genouilly. Tristes adieux! L'émotion de l'amiral est visible; il nous remercie chaleureusement de notre bon concours, de notre dévouement, qui, dans des circonstances difficiles, lui ont rendu la tâche facile; plusieurs d'entre nous ont les larmes aux yeux.

29 octobre.— L'amiral Rigault de Genouilly, dans un touchant ordre du jour, fait ses adieux aux marins et soldats du corps expéditionnaire.

31 octobre.— Je vais faire une visite particulière de remerciements à l'amiral; il m'apprend que je suis proposé pour lieutenant pour le combat du 15 septembre. Les officiers accompagnent l'amiral à l'embarcadère. Il quitte la rade de Tourane à la tombée de la nuit; tous les navires le saluent comme amiral de France. Le contre-amiral Reynaud et plusieurs autres officiers retournent aussi en France: je connais bien des camarades qui envient leur sort!

1^{er} novembre. — Le contre-amiral Page prend, à partir de ce jour, le commandement du corps expéditionnaire; par un ordre du jour, il nous fait connaître la composition de son état-major.

2 novembre. — Nous conduisons à sa dernière demeure le lieutenant du génie Boreau, mort hier des suites de la blessure reçue le 15 septembre.

3 novembre.— On commence à évacuer les avant-postes de Tien-Tcha; deux compagnies les quittent et vont occuper le fort du Nord. On enlève plusieurs baraques, même sur le plateau de la Convalescence. L'amiral veut, paraît-il, concentrer les troupes autour des forts.

4 novembre.— Les chefs de corps ou de services présentent les officiers à l'amiral. Cette visite officielle nous impressionne péniblement. Le langage de l'amiral est une critique plus ou moins déguisée de la conduite de son prédécesseur. Il ne suffit pas de dire que les résultats obtenus ne sont pas en rapport avec les sacrifices imposés, il faut pouvoir marcher de l'avant:

La critique est aisée, et l'art est difficile.

Nous allons voir à l'oeuvre notre nouveau chef.

Le Prégent ramène deux navires, l'un anglais et l'autre français, le Macao, jetés sur la côte d'Haï-nan par le typhon du 20 octobre. Le cyclone s'est fait sentir jusque dans la rade de Tourane; une embarcation de la Gironde a chaviré, et un matelot s'est noyé.

La Gironde part à la recherche d'un navire américain échoué dans le sud, et ayant à bord un grand nombre de coolies chinois. De là, elle doit aller à Hong-Kong chercher le courrier de France.

11 novembre.— On continue à évacuer les avant-postes; le blockhaus et une partie des baraques sont démontés. Ma compagnie va s'installer au fort du Nord.

16 novembre.— L'amiral traverse la presqu'île à cheval et va s'embarquer sur une canonnière mouillée depuis quelques jours dans la baie de Culao-Cham. Après avoir visité les environs de Faï-fo, l'amiral rentre le soir à Tourane.

17 novembre.— A six heures du soir, les troupes françaises de Tourane et deux compagnies espagnoles s'embarquent sur la Marne; l'autre partie des troupes espagnoles est embarquée sur le Jorgo-Juan, navire de guerre à vapeur espagnol; il ne reste à Tourane que les postes qui gardent les forts.

18 novembre.— Affaire de Kien-Chan.— L'amiral se propose d'enlever aujourd'hui les forts situés dans le nord-ouest de la baie de Tourane, qui défendent la route de Hué. Cette route, après avoir contourné la baie, remonte presque à pic jusqu'au col, où se trouvent un fort et la grande porte de la route impériale: en s'emparant des forts de la partie occidentale de la baie, on intercepte, de ce côté, les communications avec la capitale de l'empire. L'amiral a tenu secret son projet jusqu'au dernier moment; il est probable que l'excursion faite hier à Faï-fo avait pour but de tromper l'ennemi sur ses intentions.

Deux colonnes d'attaque sont formées: 1° la colonne du commandant des Pallières, composée d'une section du génie, d'une compagnie d'artillerie et de six compagnies d'infanterie de marine; elle doit s'emparer des deux forts en bambous qui se trouvent à cheval sur la route; 2° la colonne des Espagnols, chargée d'enlever le fort en pierre, situé sur un mamelon, et qui défend la baie et la route.

La réserve, commandée par le lieutenant colonel Reybaud, est composée de cinq compagnies d'infanterie de marine et de deux compagnies espagnoles; elle ne doit débarquer qu'à la fin du bombardement; son objectif est une pagode fortifiée, désignée sous le nom de poste aux lettres, située sur le rivage avant le premier fort en bambous.

A six heures du matin, les bâtiments se dirigent vers le nord-ouest de la baie dans l'ordre suivant: les deux canonnières l'Avalanche et l'Alarme; la Némésis,

remorquée par le Prégent; le Jorgo-Juan, le Phlégéton, remorqué par le Norzagaraï; enfin la Marne. Les troupes d'attaque sont embarquées dans les chaloupes; la réserve est à bord de la Marne. Il se produit un ralentissement dans la marche, par suite de la rupture du grand mât du Prégent.

Vers neuf heures, les bâtiments français sont embossés devant les forts en bambous, et le navire espagnol devant celui du Mamelon. Les Annamites commencent le feu: les boulets du fort du Mamelon passent par-dessus les bâtiments; un obus envoyé par le navire espagnol éclate dans ce fort et le réduit au silence. Le premier fort en bambous, écrasé par le feu presque à bout portant des bâtiments, ne tire que quatre coups; malheureusement son troisième boulet coupe en deux le commandant du génie Déroulède, placé aux côtés de l'amiral sur la dunette de la Némésis. L'amiral est couvert de sang; ce même boulet tue un quartier-maître timonier, casse les haubans du mât d'artimon et blesse deux aspirants de marine et quelques matelots. La batterie de pierriers, qui avait commencé le feu, ne tire plus. Les obus ont enflammé le fort en bambous, les poudrières sautent; mais l'ennemi a déjà pris la fuite.

Les troupes descendent à terre et ne trouvent plus personne dans les forts, excepté à celui du Mamelon, où les Espagnols font trois prisonniers et s'emparent de cinq pièces de 24 en fer passablement rouillées; le fort en bambous est armé de trois caronades de 12 et de quelques pierriers. Le village de Kien-Chan est intact; défense est faite de le brûler.

A midi, la réserve repart pour Tourane; les autres troupes occupent la pagode fortifiée, — Français, — et le fort du Mamelon, — Espagnols. Les deux canonnières restent mouillées devant le village; les autres bâtiments reprennent leur ancrage habituel.

19 novembre. — En présence de l'amiral, nous rendons les derniers honneurs au commandant Déroulède, ainsi qu'au quartier-maître tué à ses côtés. Quelques instants après cette funèbre cérémonie, la Gironde jette l'ancre dans la rade; elle apporte le courrier. Amère ironie du sort! Le commandant Déroulède est nommé le lieutenant colonel.

Le navire américain à la recherche duquel la Gironde avait été envoyée s'est perdu corps et biens; huit cents coolies sont morts enfermés dans la cale!

La guerre avec la Chine est décidée; l'Angleterre et la France enverront chacune un corps expéditionnaire de dix mille hommes.

23 novembre.— Le commandant des Pallières s'empare, dans une reconnaissance, d'un fortin situé sur la route de Hué, à quelques centaines de mètres de la grande porte du col; il y trouve quelques canons.

24 novembre. — Je suis envoyé au blockhaus, où j'ai passé de si heureux jours; hélas! ce n'est pas pour y rester, mais pour le démolir.

Aux avant-postes, on démonte un autre blockhaus, ainsi que presque tous les baraquements. Il ne restera bientôt plus trace des travaux entrepris pour une occupation sérieuse au prix de tant de sacrifices ! Nous en sommes tous attristés. On doit supposer que l'amiral Page a reçu des instructions formelles pour procéder à une évacuation progressive de Tourane; mais alors pourquoi s'est-il emparé des forts de Kien-Chan?

27 novembre. — L'amiral part pour Saïgon sur le Phlégéon; le Norzagarai, le Jorgo-Juan et la Lucie, bâtiment marchand, l'accompagnent; il emmène avec lui le colonel Lanzarotte avec cent vingt Tagals, une compagnie d'artillerie et quarante-cinq hommes du génie.

Je dis adieu à la forêt et reviens au fort du Nord.

5 décembre. — Les Annamites paraissent vouloir, sinon reprendre l'offensive, tout au moins nous empêcher de dormir. Voici deux nuits de suite qu'ils viennent tirer sur les forts de l'Est et de l'Ouest.

6 décembre. — Je viens de chasser dans l'isthme avec mon camarade Prot; j'ai tué quelques tourterelles et un pigeon vert; aux environs du fort de l'Est, nous avons levé une compagnie de perdrix. En les poursuivant, Prot a tiré à balle sur un buffle. L'animal furieux a fondu sur lui et l'a pourchassé jusque dans un bois, où heureusement se trouvait une case qui a servi de refuge.

7 décembre. — Au réveil, mon ordonnance accourt, tout ému, et me dit qu'une embarcation vient d'accoster la chaussée de l'Observatoire et qu'elle contient le corps, sans tête, du sous-lieutenant Prot. Mon malheureux camarade, avec lequel j'étais hier à la chasse, n'avait pas voulu revenir à Tourane avec moi; il désirait tuer encore quelques tourterelles.

Je me rends au fort de l'Observatoire, où le corps de mon ami a été déposé. Le cou est haché; les avant-bras et les manches de la vareuse, sur lesquelles étaient cousus les galons, sont coupés. Comme nos têtes sont mises à prix, les assassins ont voulu prouver aux mandarins, en montrant les galons de leur victime, qu'ils avaient gagné la prime, qui est proportionnée au grade de l'officier.

8 décembre. — On a reconnu l'endroit où le meurtre a été accompli. Prot était très vigoureux; il s'est tellement débattu, que la terre est labourée avec ses pieds et ses mains. Un pêcheur a expliqué que le Français venait de tirer une tourterelle, et qu'un Annamite, qui le suivait depuis quelque temps et lui avait même ramassé du

gibier, avait alors témoigné le désir de regarder un instant son fusil; le Français, sans défiance, le lui avait donné. Aussitôt d'un fourré sortent deux autres Annamites; le Français reçoit sur la tête un coup de crosse de son fusil; il tombe, les trois Annamites se ruent sur lui, le tuent avec des sabres qu'ils avaient cachés dans leurs manches, et lui coupent la tête et les avant-bras. Le pêcheur ajoute que les assassins sont des forçats auxquels on a promis grâce et argent, s'ils tuaient des mandarins français.

Le camarade de Larclause me raconte que dernièrement, en chassant dans l'isthme, il avait remarqué des Annamites qui le suivaient à distance; ils paraissaient vouloir l'entourer pour lui couper la retraite; aussi avait-il eu soin de ne plus décharger son fusil et de tenir ainsi en respect ceux qui se trouvaient devant son chemin.

Pour venger notre camarade, nous mettons le feu au village près duquel il a été assassiné.

9 décembre.— Les officiers sont informés que désormais ils ne pourront plus chasser isolément; ils devront être au moins trois et munis de balles; à l'aller et au retour, ils devront se présenter au poste avancé de l'isthme.

10 décembre.— La nuit dernière, un chef de pirates, surnommé Garibaldi, qui était venu à plusieurs reprises à Tourane offrir ses services, a tenté d'assassiner le Père Legrand. On s'est emparé de lui et de sa bande; ils seront tous, sans doute, passés par les armes.

En rivière, l'ennemi continue ses travaux et se remue; une de nos reconnaissances a été vivement attaquée.

18 décembre.— Le Duchayla arrive avec le courrier. Les quatre régiments d'infanterie de marine fournissent pour l'expédition de Chine chacun quatre compagnies, qui forment un régiment de marche à deux bataillons, commandé par le colonel de Vassoigne; l'effectif de ce régiment est de mille six cents hommes.

VII

EVACUATION DE TOURANE

Le village de Kien-Chan.— Départ de l'amiral Page pour Hong-Kong.— Nouvelle épidémie.— Évacuation de Kien-Chan.— Les mandarins s'amusement. — Le village flottant. — Désarmement et évacuation des forts. — Embarquement des troupes. — Tourane en feu. — Une nuit à bord. — Bordée d'obus. — Départ. — Dernier souvenir.

1860

7 janvier. — L'ennemi travaille sur la route de Hué; il se fortifie surtout près de la grande porte impériale qui domine le col. Le village de Kien-Chan se remplit d'Annamites qui viennent se mettre sous notre protection; une compagnie indigène est en formation. Les mandarins, pour effrayer la population et la forcer à nous quitter, font tirer sur le village par des soldats embusqués dans les bois. Le commandant des Pallières envoie une compagnie, qui refoule l'ennemi sur le fort du col.

13 janvier.— Le Duchayla arrive de Saïgon; il apporte les ordres de l'amiral. L'évacuation de Tourane paraît décidée, car on commence à désarmer les forts de la rade et à démonter un grand nombre de baraques.

21 janvier.— Le Duchayla retourne à Saïgon avec une compagnie d'infanterie de marine.

Le courrier est arrivé. Le sous-lieutenant Prot est nommé lieutenant, à l'ancienneté, et chevalier de la Légion d'honneur.

Le cher camarade s'était fait remarquer au combat du 15 septembre par sa bravoure, peut-être un peu inconsidérée; il a payé cher son mépris du danger! Le sergent Rozé, de ma compagnie, est aussi décoré de la Légion d'honneur; je suis heureux de le féliciter, ainsi que plusieurs soldats qui ont obtenu la médaille militaire.

Le général Cousin - Montauban est nommé commandant en chef de l'expédition de Chine; il a sous ses ordres les généraux Jamin et Collineau, qui commandent les deux brigades formées par les 101^e et 102^e de ligne, le 2^e bataillon de chasseurs à pied et le régiment de marche à deux bataillons de l'infanterie de marine.

28 janvier.— Le Prégent arrive de Saïgon. Au départ, il a rencontré l'avisovapeur le Forbin, qui a fait la traversée de Toulon à Saïgon en soixante-quinze jours, sans presque avoir fait usage de sa machine.

La Gironde part pour Saïgon, ayant à son bord les officiers payeurs et les sections hors rang.

2 février. — Une lettre de l'amiral, adressée au commandant supérieur de Tourane, est apportée de Saïgon par la voie de terre; l'Annamite chargé du message, qui lui a été remis par un mandarin, refuse de rapporter la réponse. La lettre, parvenue en seize jours, annonce que des pourparlers de paix sont engagés à Saïgon. On fait part de cette nouvelle au mandarin commandant en chef; il ne donne aucune réponse.

5 février. — La médaille militaire est conférée au vice-amiral Rigault de Genouilly pour les éminents services qu'il a rendus en Indo-Chine, et spécialement

à Tourane, où, dans un moment difficile, il a su maintenir haut et ferme le drapeau de la France.

6 février.— L'amiral Page arrive de Saïgon sur le Forbin. Les conférences ont été rompues à la date du 1^{er} février. Il n'est pas nécessaire d'être diplomate pour se rendre compte que la cour de Hué, persuadée que nous allons retourner en Chine, n'acceptera aucun traité de paix ; elle espère que les événements nous forceront à quitter l'Annam à bref délai. Les préparatifs d'évacuation dont les Annamites sont témoins à Tourane ne doivent-ils pas les affermir dans leur résolution de ne rien concéder?

8 février. — On envoie encore une compagnie d'infanterie de marine à Saïgon; elle s'embarque sur la Marne.

9 février. — L'amiral part pour Hong-Kong; il va recevoir le général Montauban, qui doit arriver à la fin du mois.

14 février. — Jamais l'infanterie de marine n'avait autant guerroyé. La sanglante affaire de Guémon, au Sénégal, où nous avons eu quarante tués et soixante-dix blessés, — le chef de bataillon Faron a reçu quatre blessures, — et celle de la Nouvelle-Calédonie, trente blessés, le capitaine Tricot tué, — ne témoignent-elles pas de nouveau que, sur tous les points du globe où flotte notre drapeau, le corps auquel j'ai l'honneur d'appartenir fait preuve d'abnégation et de bravoure?

18 février. — La dysenterie et une épidémie dont les symptômes déconcertent nos médecins font de nombreuses victimes; le lieutenant de vaisseau de Fontenille est mort aujourd'hui; mon capitaine n'a plus que peu de temps à vivre. Je viens de conduire à l'hôpital mon ordonnance; il a les jambes enflées et ne peut plus manger. Avant-hier, souffrant des intestins, il a eu l'idée d'avalier un verre d'eau-de-vie dans lequel il avait délayé de la poudre; ce singulier médicament lui a fait rendre un énorme ver. Qui sait si ce n'est pas le ténia qui occasionne cette maladie, dont on n'a pu encore reconnaître la nature?

22 février.— Mon brave Dulout est mort. L'autopsie a été faite, le coeur est tacheté de points noirs; les médecins reconnaissent l'impuissance de leur diagnostic. La perte de mon ordonnance m'afflige profondément; jamais je n'ai rencontré un homme plus dévoué: il se serait fait tuer pour son lieutenant!

24 février.— Un bâtiment de commerce, venant de Hong-Kong, apporte l'ordre de l'amiral de former, à la date du 1^{er} mars, avec les dix-huit compagnies d'infanterie de marine du corps expéditionnaire, un bataillon de six compagnies de cent douze hommes chacune, et de tenir prêts à partir pour la France les hommes

libérables et les quelques cadres des douze autres compagnies. L'amiral envoie également l'ordre d'évacuer Tourane dans le plus bref délai.

25 février. — Le bataillon en formation sera administré par le 3^e régiment et commandé par le chef de bataillon Vallière; les trois premières compagnies sont destinées à tenir garnison à Canton, les trois autres à Saïgon. Je fais partie des cadres qui doivent rentrer en France.

26, 27 février. — On commence à évacuer Kien-Chan. Les habitants de ce village, — au nombre de quatre cents, — et la compagnie indigène vont se loger aux avant-postes, en attendant leur départ pour Saïgon. Les baraques du fort du Nord sont presque toutes démontées.

29 février.— La Lampra est arrivée hier, dans la soirée, avec le courrier. Par décret du 24 décembre dernier, je suis nommé lieutenant au 2^e régiment à Brest, pour le combat du 15 septembre. Cette nomination me réjouit d'autant plus, qu'elle coïncide avec mon prochain retour en France.

Ce matin, à quatre heures, l'ennemi, qui voit nos préparatifs d'évacuation, s'est amusé à tirer quelques coups de pierriers sur nos avant-postes.

A sept heures, on fait sauter le fort Isabelle, — fort du Mamelon. — Kien-Chan est abandonné; les troupes reviennent aux avant-postes de Tourane.

1^{er} mars. — Les habitants du village de la presqu'île de Tien-Tcha demandent à aller à Saïgon avec nous; on les installe aux avant-postes, en attendant leur embarquement.

Les magasins de la plage sont démolis; les embarcations quittent la rivière.

2 mars. — Cette nuit, l'ennemi a recommencé à jouer sa petite comédie; il est venu tirer quelques coups de pierriers sur le fort de l'Ouest; ses canons n'étaient même sans doute chargés qu'à blanc, car aucun sifflement de projectiles n'a été entendu.

La Marne arrive de Saïgon. Le port de Saïgon est ouvert au commerce. Quoique les conférences soient rompues, les mandarins demandent à ce que le commerce du riz ne soit pas entravé: il faut venir en Extrême-Orient pour ne s'étonner de rien.

Mon capitaine part pour la France sur l'Amiral-Hamelin. Puisse-t-il arriver à destination! ce n'est plus qu'un squelette.

3 mars.— Les Annamites continuent à se divertir. Après avoir, cette nuit, déchargé quelques pierriers sur le fort de l'Ouest, ils ont brûlé quelques cases derrière le fort de l'Est.

Le nombre des Annamites qui se rallient à nous augmente chaque jour; aujourd'hui il y en a près de trois mille. A l'aide de jonques prises à l'ennemi, on crée un village flottant; néanmoins, faute de place, nous sommes obligés de renvoyer quelques familles.

Toute la journée le tam-tam retentit en rivière et à Kien-Chan; l'ennemi circule dans ses lignes en agitant des drapeaux; il fête sans doute notre prochain départ. Le Père Legrand croit qu'un grand mandarin, envoyé par Tu-Duc, passe une grande revue des troupes.

4 mars. — En rivière, les Annamites continuent à battre le tam-tam. A Kien-Chan ils travaillent à rétablir le fort Isabelle; du fort du Nord on les voit remuer la terre.

L'enseigne de vaisseau Mariot part pour Saïgon sur une goélette; il accompagne deux jonques, où sont embarqués des Annamites de Kien-Chan.

5 mars. — A minuit, l'ennemi canonne le fort de l'Est; à quatre heures du matin, il tire à obus sur le fort de l'Ouest et l'ouvrage à cornes: l'un de ces projectiles tombe dans le fort de l'Ouest, mais n'éclate pas.

L'ambulance est évacuée, les malades sont transportés à bord des bâtiments. La batterie basse du fort du Nord est démolie; on fait sauter aux avant-postes une ancienne poudrière annamite.

6 mars. — Le Shang-Haï arrive avec le courrier. Le général Montauban est arrivé à Hong-Kong; les Anglais lui ont rendu les honneurs et lui ont fait une brillante réception. Le général, commandant en second dans l'Inde, prend le commandement des forces anglaises en Chine.

Les hommes libérables et les cadres disponibles rentreront en France sur la Capricieuse, corvette à voiles de premier rang.

8 mars. — Le Prégent, qui arrive de Hong-Kong, apporte l'ordre de suspendre les travaux de désarmement et d'évacuation. Le gouvernement aurait-il réfléchi aux conséquences qu'aurait l'abandon de Tourane par rapport à notre prestige, à notre influence en Indo-Chine?

La Gironde arrive de Manille avec quatre cent cinquante Tagals et cinquante chevaux pour le service des équipages à Saïgon.

9 mars. — Le Prégent repart pour Canton avec une compagnie d'infanterie de marine; il a aussi à son bord le commandant des Pallières, qui est mis à la disposition du général Montauban.

11 mars.— Dans la nuit, cinq notables, envoyés par les mandarins, viennent à bord des jonques en partance pour Saïgon, pour engager les Annamites qui se sont ralliés à nous à ne pas nous suivre à Saïgon; ceux-ci, pour toute réponse, les arrêtent et les remettent entre nos mains.

12 mars.— Nos fidèles Annamites se rendent à Saïgon sur les jonques et deux lorchas commandés par des enseignes de vaisseau.

Le Shang-Haï part aussi pour Saïgon avec trois officiers d'infanterie de marine.

16 mars.— Le sort en est jeté! Le capitaine de vaisseau Thoyon reçoit l'ordre formel d'évacuer Tourane. Le capitaine de vaisseau Dariès est nommé commandant supérieur de Saïgon.

On démolit les cases du camp espagnol, celles de la plage; on travaille à enlever le charbon.

17 mars.— A minuit, le petit poste avancé de la pagode, — avant-postes de Tien-Tcha, — est attaqué et cerné par des Annamites armés de lances; ils sont repoussés après une lutte corps à corps: deux soldats d'infanterie de marine sont blessés de coups de lance. On renforce immédiatement le petit poste; deux heures après il est de nouveau attaqué par un plus grand nombre de soldats. Quelques coups de carabine et une sonnerie de clairons les mettent en fuite.

C'est la première fois que l'ennemi ose s'aventurer jusqu'à nos avant-postes de Tourane; jusqu'ici toutes ses attaques avaient eu lieu en rivière.

Une des jonques servant au transport des Annamites à Saïgon revient à Tourane; elle n'a pu continuer sa route par suite d'une voie d'eau.

On prend des dispositions en cas d'attaque des avant-postes. Une compagnie est commandée de piquet; une chaloupe, armée en guerre, est placée en grand garde; tous les bâtiments doivent avoir une embarcation armée, prête à partir au premier signal donné par un feu rouge, hissé au mât de pavillon des avant-postes; ces embarcations sont placées sous le commandement d'un lieutenant de vaisseau.

Le commandant supérieur de Saïgon fait demander les noms des hommes libérables, qui consentiraient à rester à Saïgon pour être employés au service de la police et des douanes: la solde allouée est un schelling par jour; personne ne se fait inscrire.

18 mars.— Les bagages des officiers et de la troupe sont embarqués.

Une des lorchas, en route pour Saïgon, est obligée de rentrer à Tourane; son grand mât est cassé, en mer le temps est mauvais. Nos pauvres Annamites n'ont vraiment pas de chance; leur fidélité est soumise à de rudes épreuves.

19 mars. — Les chalands et les embarcations des navires sont remorqués en rivière par la Lampra. On enlève les canons des forts de l'Est, de l'Ouest et de l'ouvrage à cornes.

La canonnière l'Alarme va mouiller dans le sud de la baie, pour protéger les canots pendant les opérations de désarmement des forts de la rivière.

On fait sauter les poudrières de la batterie basse et de la petite batterie espagnole du fort du Nord.

Le Prégent part pour Hong-Kong; il a à son bord le lieutenant-colonel Reybaud, qui rentre en France. Pourquoi ce brave chef, si estimé de tous, n'a-t-il pas encore été nommé colonel? C'est un héros des journées de juillet 1830; on ne lui pardonne peut-être pas d'avoir été nommé sous-lieutenant par récompense nationale? On oublie, sans doute, qu'il a conquis tous ses autres grades à la pointe de son épée.⁽¹⁾

Le capitaine de vaisseau Thoyon, commandant supérieur de Tourane, quitte le plateau de la Convalescence et s'embarque sur la Gironde.

20 mars.— A minuit, l'ennemi vient attaquer les forts de l'Est et de l'Ouest; on lui répond par deux coups d'obusier. Les Annamites lancent, en même temps, dans la rivière deux brûlots assez inoffensifs, confectionnés avec des bambous et de la paille dans laquelle ils ont mis de la poudre. Le premier brûlot est saisi avant de prendre feu, le second s'enflamme après avoir dépassé les embarcations.

Les derniers canons des forts de la rivière sont enlevés. On brûle les jonques et les bateaux de pêche qui se trouvent encore en rade; les Annamites sont embarqués sur nos navires.

21 mars.— Dans la nuit, l'ennemi envoie une bombe dans l'ouvrage à cornes; l'Alarme riposte par deux coups de canon.

On embarque les chevaux. A midi, le génie fait sauter les poudrières du fort de l'Ouest et de l'ouvrage à cornes. Le feu est mis à toutes les cases de la rive gauche; les troupes retirées au fort de l'Est rejoignent par terre les avant-postes de Tourane.

A trois heures, la poudrière du fort de l'Est saute; on brûle les ajoupas aux environs du fort. A trois heures et demie l'évacuation de la rivière est terminée.

L'embarquement des troupes commence par les Espagnols, qui viennent de quitter la rivière.

⁽¹⁾ En 1870, M. Reybaud était colonel en retraite. Nommé général pendant la guerre, il a été confirmé dans ce grade par la commission de revision des grades. Son fils, sorti de Saint-Cyr dans l'infanterie de marine, est arrivé rapidement colonel; il est mort très jeune, au Sénégal, je crois.

On renforce les avant-postes. A onze heures du soir, l'ennemi, pour saluer notre départ, envoie sur le poste de la pagode une décharge d'au moins quarante pierriers. Les mandarins pourront maintenant proclamer qu'ils nous ont chassés à coups de canon: ce sont réellement de fins matois; il est vrai, hélas! que nous leur donnons la partie belle.

22 mars.— Évacuation de Tourane.— Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de formidables détonations retentissent, tous les forts de Tourane sautent les uns après les autres; le feu est partout; la chaleur de cet immense brasier est tellement intense, qu'elle se fait sentir jusque sur le pont des navires.

Ma compagnie, désignée pour protéger la retraite, s'embarque sur la Marne à cinq heures du soir. Les larmes aux yeux, je quitte Tourane le dernier de tous.

Je passe toute la nuit sur le pont. Le coup d'oeil est féerique; Tourane est toujours en feu, l'embrasement est général.

L'îlot de l'Observatoire est éclairé par les flammes d'une jonque qui se reflètent sur les ondes tremblantes de la rade; le mât en ignition lance des étincelles: on dirait une fusée retenue par une main invisible.

Les Annamites, qui n'ont jamais assisté à un pareil spectacle, semblent frappés de stupeur; on n'entend aucun bruit dans l'isthme et la presque île de Tien-Tcha. Que doivent-ils penser en voyant que, la torche à la main, nous avons anéanti non seulement les forts, mais tous les travaux que nous avons nous-mêmes exécutés, au prix de tant de fatigues et de privations?

Pourrons-nous ensuite nous étonner, s'ils nous traitent de "barbares"?

23 mars. — Départ de Tourane. — A huit heures du matin, pour prouver à la population que nous quittons volontairement Tourane, tous les bâtiments à vapeur font le tour de la baie et envoient chacun une bordée d'obus dans la direction des lignes ennemies: cette démonstration nous reconforte un peu. On aperçoit dans la rivière un grand nombre de jonques pavoisées; mais les Annamites se tiennent à une distance respectueuse des canons de nos navires.

A huit heures et demie, les navires quittent la rade de Tourane. Je jette un dernier regard attristé vers le cimetière que nous abandonnons, où reposent, si nombreux, ceux qui ont tout sacrifié à la patrie.

*

*

*